

PIERRE SAUREL

Chauffard en liberté



BeQ

Pierre Saurel

Le Manchot # 33

Chauffard en liberté

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 438 : version 1.0

Chauffard en liberté

Édition de référence :
Éditions Québec-Amérique, 1984.

Collection Le Manchot

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

<http://lemanchot.editions-police-journal.besaba.com/>

I

Artiste peintre

La jeune femme qui venait d'entrer dans la salle d'attente de l'agence de détectives privés Robert Dumont, le Manchot, regarda autour d'elle d'un air effaré et, d'un pas hésitant, s'avança vers le comptoir.

La vieille dame, assise à la table de la standardiste, leva les yeux, déposa ses lunettes sur son bureau et se leva tout en examinant la nouvelle venue.

« Elle approche la trentaine, assez jolie, pas richement vêtue. À son air timide, c'est sûrement la première fois qu'elle se présente dans une agence de ce genre », songea-t-elle.

Madame Corinne Dumont-Spalding aimait bien tirer ses propres conclusions, se faire une idée sur les clients probables qui rendaient visite

à son fils ou à ses collaborateurs.

Le détective privé, Robert Dumont, avait fait appel à sa mère durant l'absence de Yamata, la secrétaire habituelle. Blessée à la tête par un projectile, la jeune Canadienne de descendance japonaise était toujours dans le coma, à l'hôpital¹.

Le grand Michel Beaulac, assistant du Manchot qui avait enfin décidé d'épouser Yamata, avait transmis les dernières nouvelles de l'hôpital.

– Le médecin a bon espoir de lui sauver la vie. Pour l'instant, elle est à demi paralysée ; parfois elle ouvre les yeux. Combien de temps demeurera-t-elle dans cette demi-conscience ? Il l'ignore pour le moment. Des spécialistes doivent se consulter. Il se peut qu'on tente une autre intervention chirurgicale.

Mais le Manchot avait avoué à la jolie Candy Varin, à son emploi à titre de détective :

– D'après moi, elle ne pourra jamais recouvrer sa lucidité complète. Le cerveau a été touché.

¹ Lire *Le Manchot* no 32, « Un homme à abattre ».

Michel ne veut pas admettre la réalité. Il refuse d'envisager la situation.

Il fallait une secrétaire compétente pour remplacer Yamata. Le Manchot ne voulait pas engager la première venue et sa mère avait offert ses services.

– Je ne connais ni la sténo, ni la machine à écrire. Mais je suis capable de prendre les appels téléphoniques, de m'occuper des rendez-vous... et je saurai peut-être te rendre d'autres services.

La petite bonne femme se croyait douée pour être enquêteuse, mais le Manchot n'était pas de cet avis. Elle aimait trop fouiner un peu partout et risquait de causer plus d'ennuis qu'autre chose.

– Je vous engage temporairement, dit-il, et comme réceptionniste seulement. Vous aurez un salaire, comme mes autres employés.

– Jamais de la vie. Je suis encore capable de faire quelque chose pour mon fils.

– Il n'en est pas question. Vous serez payée et je vous demande de ne pas vous occuper des enquêtes. Vous m'avez bien compris ? Vous

prenez les appels, vous fixez les rendez-vous, c'est tout.

Et la petite Corinne remplissait fort bien sa tâche. La jeune femme qui venait d'entrer était la première cliente de la journée. Le Manchot attendait un visiteur pour dix heures, un autre avait pris rendez-vous avec Candy et Michel menait une enquête à l'extérieur.

– Que puis-je pour vous, mademoiselle ?

La jeune fille leva les yeux et corrigea :

– C'est madame.

– Excusez-moi.

La jeune femme tenait dans une main un paquet assez volumineux ; on aurait dit deux cadres ou quelque chose du genre. Un sac, en bandoulière, pendait à son autre épaule.

– Je voudrais voir le détective privé, monsieur Robert Dumont.

Corinne expliqua :

– Il vous faut prendre rendez-vous, madame. Vous auriez dû téléphoner avant de vous

présenter.

– Vous voulez dire qu’il ne pourra pas me recevoir, tout de suite ? Mais c’est très important, madame. Je ne puis attendre.

C’était déroger aux règlements habituels, mais Corinne prit une décision.

– Attendez ici, madame. Assoyez-vous. Tenez, passez-moi votre paquet, je vais le déposer contre le classeur. C’est fragile ?

– Non, deux toiles, peintes par mon mari.

Corinne déposa les toiles, hésita une seconde, puis alla frapper directement à la porte du bureau de son fils.

– Entrez !

En voyant sa mère, il demanda :

– Qu’est-ce que c’est ?

– Une jeune femme qui désire te voir.

– Elle n’a qu’à prendre rendez-vous.

– Je sais, je connais mon travail. Mais elle semble très en peine. Elle a dû faire un gros effort pour entrer ici. Comme tu n’as pas de visiteur

avant dix heures...

– Maman, j'ai cinq ou six appels à faire, je dois jeter un œil sur le courrier. Vous connaissez mes directives ?

Corinne insista :

– Si je renvoie cette jeune femme, elle ne reviendra pas, j'en suis certaine. Veux-tu que je demande à Candy de la recevoir ? Elle attend un client, mais il n'est pas encore arrivé. J'ai l'impression que cette femme n'a pas les moyens de payer un enquêteur.

– Pourquoi ?

– Ses vêtements sont défraîchis. Et puis, elle a apporté des toiles avec elle. C'est facile de tirer des conclusions. C'est avec ça qu'elle veut te payer.

Le Manchot soupira :

– Vous ne cesserez donc jamais d'analyser toutes les personnes qui entrent ici. Hier, vous me mettiez en garde contre un client. Vous êtes certaine que c'est un criminel, un tueur à gages. Or, c'était un de nos plus grands journalistes.

Quand donc apprendrez-vous à ne pas vous fier aux apparences ?

– Excuse-moi. Mais j’ai pensé que tu pourrais peut-être donner quelques conseils à cette jeune femme.

Le Manchot jeta un coup d’œil sur sa montre.

– Bon, je lui accorde dix minutes, mais pas plus. Et la prochaine fois, maman...

Mais, toute souriante, Corinne était déjà sortie du bureau.

– Venez, madame, il va vous recevoir.

Et à voix basse, pendant que la jeune femme s’approchait d’elle, elle murmura :

– Ne vous laissez pas intimider par son air bourru. Je connais mon... patron. Il n’est pas méchant.

Corinne laissa passer la jeune femme dans le bureau de son fils. Elle allait retourner à sa table de travail, mais elle fixa les deux toiles, enveloppées dans un papier brun. Corinne était curieuse. Elle s’approcha du classeur, coupa le ruban adhésif transparent qui retenait l’enveloppe

de papier et examina les deux toiles. Elle retourna à son bureau, prit un rouleau de « scotch-tape » et répara les dégâts.

*

– Assoyez-vous, mademoiselle, dit le détective sans même lever les yeux sur celle qui venait d’entrer. Je n’ai que peu de temps à vous accorder. De quoi s’agit-il ?

– Il faut que vous sauviez Yvon, mon mari. Vous devez m’aider, je place tout mon espoir en vous.

Le Manchot repoussa la lettre qui était devant lui, se renversa légèrement en arrière dans son fauteuil et regarda la jeune femme pour la première fois. Corinne avait bien raison, elle ne possédait sûrement pas des millions mais, avant de la juger, il préférerait attendre son récit.

– Racontez-moi ce qui vous arrive, dans les grandes lignes seulement. J’ai un rendez-vous dans quelques minutes.

La jeune femme se mit à parler rapidement. Le Manchot avait fermé les yeux et écoutait en silence sans prendre de notes.

– Yvon, mon mari, commença-t-elle, est en prison, à Orsainville. Mais il est innocent. Yvon est peintre. Il s'est rendu dans la Beauce pour peindre quelques toiles. Il ne possède pas de voiture, mais il a une moto. Il devait revenir à Montréal car quelques-unes de ses toiles y sont exposées. Mais voilà, sa moto est tombée en panne en cours de route. Il a dû la laisser aux soins d'un garagiste. Yvon n'avait pas suffisamment d'argent pour louer une voiture ou revenir à Montréal par train ou autobus. Alors, il a décidé de faire de l'auto-stop. C'est là que ses problèmes ont commencé.

Elle s'arrêta un moment, s'attendant sans doute à une question qui ne vint jamais. Aussi, elle décida de continuer.

– Il est monté à bord d'une voiture de sport. Deux jeunes filles se trouvaient à l'intérieur. Yvon s'est assis à l'arrière, mais une des filles est allée le retrouver et... lui a fait des propositions

malhonnêtes. Yvon m'a dit qu'elle avait bu. Elle désirait se faire embrasser et... plus que ça... puis, son amie et elle auraient ensuite changé de place.

Le Manchot demanda alors :

– C'est la version de votre mari. Vous avez vu ces deux jeunes filles ?

– Non.

– Donc, si je comprends bien, ces deux filles ont presque violé votre mari ?

– Non, non, je n'irais pas jusqu'à dire ça. Je connais Yvon, il m'aime et il a su les repousser, j'en suis certaine. Il m'a dit qu'ils avaient tous pris un peu de boisson dans la voiture.

– Donc, votre mari a bu ?

– Une gorgée seulement. Il boit très peu car il fume de la mari et il dit que les deux font très mauvais ménage.

– Continuez.

– Yvon m'a dit qu'il s'était mis au volant pour quelques milles, puis les filles ont décidé d'arrêter à un petit bar. Elles avaient faim mais,

encore là, Yvon était sûr qu'elles voulaient surtout boire. Il a refusé de les suivre à l'intérieur. Les filles n'avaient sûrement pas confiance en lui car elles sont entrées en emportant les clefs. Yvon aurait bien voulu reprendre son matériel qu'il avait placé dans le coffre arrière mais, pour ça, il lui fallait la clef. Il a dû attendre le retour des filles. Celle qui s'appelle Marjolaine est sortie la première. Encore une fois, elle a cherché à embrasser Yvon. Elle voulait s'asseoir avec lui, à l'arrière, pendant que sa sœur était encore dans le bistro. Yvon a refusé. Enfin l'autre fille, Cathy, est sortie, passablement ivre. Mais elle voulait absolument tenir le volant. Yvon s'est assis à l'avant, près d'elle. Il savait qu'elle n'était pas en état de conduire.

Le Manchot tira rapidement les conclusions.

– Ils ont eu un accident, c'est bien ça ?

– Oui. Mais attendez. Yvon a vu une ombre devant la voiture. C'était le soir. Il a entendu le choc. Cathy voulait absolument continuer sa route et Yvon l'a obligée à s'arrêter.

Robert Dumont aurait aimé lui demander comment son mari avait pu obliger la jeune fille à immobiliser sa voiture alors qu'elle était au volant, mais il préféra ne pas poser la question et laissa la femme continuer son récit.

– Yvon a pris le volant, a fait demi-tour et enfin, il s'est rendu à l'endroit où avait eu lieu l'accident. Il avait vu juste. L'automobile avait heurté une femme. Deux voitures étaient déjà arrêtées sur les lieux. Yvon est descendu rapidement pour porter secours à la victime, si possible. Mais des jeunes hommes se sont élancés sur lui, en sacrant, en le tenant responsable de l'accident et on s'est mis à le frapper durement. Il a repris connaissance à l'hôpital.

– Blessé gravement ? demanda le Manchot.

– Non, heureusement. C'est à l'hôpital que monsieur Edmond Rodin est allé lui rendre visite. J'étais à ce moment dans la chambre de mon mari. Monsieur Rodin a demandé à rester seul avec lui.

Ce nom disait quelque chose au Manchot. Edmond Rodin était un homme d'affaires très

connu. Il s'occupait activement de politique, sans toutefois avoir porté sa candidature à un poste.

– Ce monsieur Rodin est bien connu au Québec, il a des amis partout, dit la femme.

Il s'agissait du même homme. Le Manchot ne pouvait plus en douter.

– Donc, vous n'avez pas assisté à l'entrevue ?

– Non.

– Vous avez causé avec monsieur Rodin ?

– Non plus.

– En un mot, vous n'avez que la version de votre mari ?

– Mais c'est la vérité. Yvon ne ment pas. Ce n'est pas lui qui était au volant lorsque l'accident a eu lieu.

– Et Rodin affirme le contraire ?

– Oui. Les filles se soutiennent l'une l'autre. Cathy est la fille de monsieur Rodin, mais pas Marjolaine. Pourtant, elles avaient dit à Yvon être deux sœurs. Marjolaine est une amie de Cathy, c'est tout. Selon les filles, Yvon était au volant. Il

a heurté une passante et ce sont les filles qui l'auraient obligé à faire marche arrière. Mais elles mentent, monsieur Dumont.

Le Manchot se leva lentement en jetant un coup d'œil sur sa montre. Il devait mettre fin, très bientôt, à cette entrevue.

– Vous avez dit que votre mari se trouvait présentement à la prison d'Orsainville ?

– Oui.

– Il y a donc eu procès ?

– À Saint-Joseph-de-Beauce.

– Et votre mari a été trouvé coupable ?

La jeune femme baissa les yeux.

– Il n'aurait pas dû faire confiance à monsieur Rodin. L'homme d'affaires lui avait promis qu'il s'en tirerait avec quelques mois de prison seulement. C'est Rodin lui-même qui a payé l'avocat d'Yvon. Le procès n'a pas été long. Des policiers sont venus dire que mon mari avait pris de la drogue et un peu de boisson, mais qu'il ne dépassait pas le taux permis par le code de la route. Mon mari a été reconnu coupable

d'homicide involontaire.

– La victime est donc morte ?

– Oui, une mère de deux enfants.

– Continuez.

La femme murmura :

– C'est tout. L'avocat et Rodin ont trompé mon mari. Ils n'ont pas su faire intervenir leurs prétendues influences. Yvon a été condamné à une peine de 2 à 5 ans, tout dépendra de sa conduite. Si on n'a rien à lui reprocher, derrière les barreaux, il sortira dans deux ans.

Elle n'en pouvait plus et éclata en sanglots. Le Manchot, patiemment, la laissa se calmer. Il revint vers son bureau. Il était mal à l'aise. Il allait aborder une partie délicate de l'entrevue.

– Vous ne m'avez pas dit votre nom de famille, madame...

– Solanges Cormier.

– Madame Cormier, mon agence enquête sur des causes de vol, de meurtre, nous desservons également, avec notre personnel de sécurité,

plusieurs commerces et maisons d'affaires. J'ai un personnel nombreux à mon emploi. Tout ça entraîne d'énormes dépenses et ce sont les clients qui doivent les défrayer. Donc, une enquête coûte passablement cher.

Elle s'écria, avec des sanglots dans la voix :

– Je n'ai pas d'argent ! Mais j'ai apporté avec moi deux tableaux de mon mari. Il a du talent, ses toiles prennent de la valeur, d'année en année. Je puis vous en donner plusieurs en garantie.

– Si j'acceptais toutes les offres que l'on me fait, chère madame, je me verrais dans l'obligation d'ouvrir une boutique et de devenir brocanteur. Mais ne parlons plus d'argent, voulez-vous ? Si je n'accepte pas d'enquêter sur ce drame qui bouleverse votre vie, c'est que ça ne concerne pas exactement une agence de détectives privés.

– Vous allez me dire de voir la police officielle ! Mais je l'ai fait, elle ne peut rien pour mon mari.

– Voici le conseil que je vous donne,

gratuitement, madame. Vous connaissez l'aide juridique. Allez les trouver et...

Elle cria d'une voix pleine d'émotion.

– Mais je l'ai fait. Un avocat a étudié le dossier et il croit que mon mari m'a menti. Il a rencontré les deux jeunes filles qui lui ont avoué, sans honte, avoir fait l'amour avec mon mari, avoir fumé et pris de la boisson avec lui. Elles sont deux et il est seul. L'avocat m'a dit que s'il allait en appel, Yvon risquait de se retrouver avec une sentence accrue.

Le Manchot s'assit à son fauteuil.

– Avouez que la version de votre époux est difficile à croire. Un jeune homme, loin de son épouse, se retrouve seul avec deux jeunes filles qui ont bu, qui sont fort jolies, qui désirent s'amuser, qui s'offrent littéralement à lui. Vous voulez que l'on croie que votre époux est un saint homme.

Elle murmura :

– Il m'aime !

– Je vous crois. Mais j'ai vu bien des maris,

amoureux de leur épouse, perdre la tête quand ils ont bu et surtout dans des circonstances particulières.

Elle se leva :

– Vous ne croyez pas la version d’Yvon ?

– Je n’ai pas dit ça, tout est possible. Mais ça relève maintenant d’un avocat, madame. Vous n’avez pas eu satisfaction avec celui que vous avez vu ? Faites une nouvelle demande. Peut-être en rencontrerez-vous un qui croira votre mari, qui décidera de vous aider, de porter la cause en appel.

– Je m’excuse de vous avoir dérangé, monsieur Dumont. Avoir su, je ne serais pas venue vous voir. Je vous ai fait perdre votre temps.

– Pas du tout et si j’avais pu vous porter secours, je l’aurais fait.

Il l’accompagna jusqu’à la porte.

– Si la seconde démarche que vous allez entreprendre auprès de l’aide juridique n’apporte pas les résultats que vous espérez, rappelez-moi.

Si j'en vois la possibilité, j'irai rendre visite à votre mari.

Solanges Cormier comprit que cette dernière phrase signifiait d'une manière polie que l'entrevue était terminée.

Elle sortit du bureau du Manchot. Corinne la regarda. La femme était pâle. Elle semblait faible, étourdie. Ses yeux étaient rouges, elle avait pleuré.

La vieille dame s'approcha de la jeune femme.

– Il va vous aider ?

– Non... il ne peut rien... rien, je savais qu'il refuserait. Toujours ce maudit argent. À quoi bon vivre ? Qu'est-ce que ça donne ?

Et elle sortit brusquement.

– Pauvre fille, murmura Corinne. Robert est trop dur envers ceux qui sont incapables de payer.

Soudain, la mère du Manchot se rendit compte que Solanges était sortie en oubliant les deux toiles qu'elle avait apportées. Rapidement, elle se lança à la poursuite de Solanges.

Elle aperçut la jeune femme, immobile sur le trottoir, devant l'édifice où se trouvaient les bureaux de l'agence.

– Madame... vous avez oublié les toiles en haut.

Solanges murmura :

– Vous pouvez les garder.

– Mais pas du tout. Ces toiles ont de la valeur. Je les ai regardées. Votre mari a beaucoup de talent. Il ne faut pas les laisser là. Allons, remontez.

Et prenant la jeune femme sous le bras, elle ajouta :

– Revenez avec moi. Si mon fils ne peut rien faire, moi, je pourrais peut-être vous aider.

Solanges Cormier hésita. La mère du Manchot insista :

– Faites-moi confiance, allons, venez avec moi.

Et la jeune femme décida d'accompagner Corinne. Cette dernière, une fois de plus,

désobéissait aux ordres donnés par son fils et risquait d'entraîner l'agence dans une aventure qui pouvait causer de nombreux ennuis.

II

Une mécène

– Candy ?

La fort jolie blonde leva les yeux.

– Oui, madame ?

– Je peux emprunter votre bureau pour quelques minutes ? Je veux causer en particulier avec madame. Robert l’a reçue, mais il dit ne pouvoir rien faire pour elle. J’aimerais connaître son histoire.

Et Corinne ajouta à voix basse :

– Si nous ne faisons rien, elle est capable de se suicider. Elle l’a laissé entendre à demi-mots, tantôt.

– Pourquoi ne pas causer avec elle dans la salle d’attente ?

– Robert pourrait sortir de son bureau, la voir et me blâmer. D’un autre côté, je ne puis abandonner mon poste. Nous attendons l’arrivée de clients.

Candy se leva et ouvrit toute grande la porte de son bureau. Elle prit Solanges par le bras.

– Venez vous asseoir ici, madame. Robert ne peut vous voir s’il sort de son bureau. Vous, madame Corinne, prenez place près de la porte, s’il entre quelqu’un, vous vous en rendrez compte. Moi aussi, j’aimerais connaître l’histoire de madame.

Solanges répéta le récit qu’elle avait fait au Manchot. Souvent, elle devait s’arrêter parce que Corinne allait répondre aux appels téléphoniques. Le client qui avait rendez-vous avec Robert Dumont était arrivé et les deux femmes ne risquaient pas d’être dérangées.

Lorsque madame Cormier, pour la seconde fois, eut terminé son récit, Candy déclara froidement.

– J’avoue que la version de votre mari est

difficile à croire et le conseil que monsieur Dumont vous a donné est le meilleur.

Mais Corinne n'était pas tout à fait de cet avis.

– Robert ne saute jamais aux conclusions si rapidement. Dans une cause comme celle-ci, il questionnerait tout d'abord le jeune homme, puis les filles et, enfin, les témoins. S'il ne le fait pas, c'est que notre agence n'est pas une institution charitable, c'est tout. Si madame Cormier avait eu quelques centaines de dollars à offrir, il aurait sans doute accepté.

Mais Candy s'écria :

– Une telle enquête coûtera plus cher que ça. Il faudra se rendre dans la Beauce, aller à Orsainville, ça entraînera énormément de dépenses.

Corinne réfléchissait.

– Il y a un moyen de tout arranger, dit-elle enfin.

Puis, se tournant vers Candy, elle demanda :

– Vous ai-je déjà dit que, durant mon séjour aux États-Unis, j'ai travaillé pour deux

journaux ?

– Non, vous écriviez ?

– Critique d'art. J'ai toujours aimé la peinture. Je n'avais malheureusement pas de talent de peintre, mais je me suis quand même passionnée pour les œuvres des grands maîtres. En un mot, je connais ça.

Puis, se tournant vers Solanges :

– J'ai un marché à vous proposer. J'aime faire des placements sûrs avec mon argent. Si je vous donnais deux mille dollars pour vos deux toiles ?

Solanges sursauta :

– Deux mille ?

– Oh, je sais qu'elles vaudront plus que ça, dans quelques années, peut-être le double ou le triple. Mais je ne suis pas millionnaire. De toute façon, c'est un placement que je désire faire et non pas la charité.

L'épouse du peintre n'en croyait pas ses oreilles.

– Mais des toiles comme celles-là, Yvon les

vend deux ou trois cents dollars, pas plus.

Corinne sursauta :

– Il devrait les garder. Dans le milieu des arts, les exploiters sont nombreux, vous savez. Dans quelques années, Yvon Cormier sera considéré comme l'un de nos grands peintres, croyez-moi sur parole. Je m'y connais.

Candy n'avait pas vu les toiles. Elle se demandait si Corinne disait vrai ou si elle voulait simplement venir en aide à la jeune femme.

– Ce sera une vente en bonne et due forme, dit Corinne. Je vais préparer un papier. Je ne veux pas que votre mari cherche à reprendre ses toiles, une fois que je les aurai achetées. La vente sera ferme. Je vous ferai un chèque... et avec deux mille dollars, je serais fort surprise si Robert n'acceptait pas d'enquêter. Alors, marché conclu ?

Solanges Cormier avait les larmes aux yeux.

– Je ne sais comment vous remercier, madame.

– Ne me remerciez pas, vous me rendez

service.

– Je pourrai voir monsieur Dumont, immédiatement après ?

– Oh non, fit Corinne. Premièrement il refuserait de vous recevoir, deuxièmement il est occupé et troisièmement, en voyant mon chèque, il pourrait mourir d'une syncope. Non, je prendrai un rendez-vous pour vous, cet après-midi. Ça vous donnera tout le temps pour changer mon chèque et surtout... pas un mot, n'allez pas dire d'où vient cet argent.

Corinne sortit du bureau.

– C'est une femme extraordinaire, murmura Solanges.

– Vous avez bien raison.

Candy demanda :

– Vous aimez aveuglément votre mari ?

– Je l'aime passionnément, mademoiselle, mais pas aveuglément. Yvon a peut-être embrassé ces filles-là, mais je suis certaine qu'il n'est pas allé plus loin, j'en mettrais ma main au feu. Il ne peut rien me cacher, s'il avait commis

une bêtise il m'aurait tout avoué. Il faut qu'on le fasse libérer.

La jolie blonde demanda alors :

– Cet accident a quand même eu lieu il y a six semaines. Pourquoi ne pas avoir pensé à nous plus tôt ? Pourquoi cette hâte soudaine ?

Solanges abaissa son regard, comme si ce qu'elle allait avouer était une honte.

– Je suis enceinte !

– Oh !

– J'ai vu le médecin la semaine dernière, il n'y a plus de doutes... et ce n'est pas tout. À cause de mon état de santé, il ne veut pas que je travaille. Alors, vous comprenez ma situation.

La femme détective demanda :

– Mais votre époux doit quand même vendre quelques toiles ?

– Oui, surtout lors des expositions, mais il n'est pas connu... et puis, il n'inspire confiance qu'à... un certain groupe.

– Comment ça ?

– Il refuse de se conformer. Il porte toujours la barbe, les cheveux longs, un jeans, une chemise souvent malpropre. Il se présente « attaqué » de cette façon dans les expositions. Il n’y a que certaines personnes qui le prennent au sérieux.

Candy ne put faire autrement que de tirer ses conclusions :

– Si votre époux était libéré, vous ne pourriez pas davantage joindre les deux bouts, si vous ne travaillez pas.

Mais Solanges expliqua :

– Il pourrait peindre beaucoup plus. Moi, si je ne travaille pas, je ne resterai pas inactive, je m’occuperai des expositions. Yvon ne sera pas obligé d’y être présent pendant des heures et des heures. En ce moment, je n’ai qu’une dizaine de toiles en main. Si je réussis à les vendre toutes, je retirerai peut-être deux mille dollars, au maximum. Il y a régulièrement des expositions dans des centres de loisirs, des salles paroissiales, des écoles. Yvon ne peut se diviser en dix. Moi, je m’occuperai de ces expositions, ce sera moins fatigant que de faire du ménage. À ce moment-là,

nous pourrons arriver à vivre, à exister. Mais il faut qu'il sorte de prison !

Corinne parut dans la porte et tendit le chèque à Solanges Cormier.

– Tenez et revenez à une heure trente exactement. Monsieur Dumont a un autre client à recevoir à deux heures. Je lui dirai tantôt que vous avez rappelé, que vous avez de l'argent, il acceptera de vous voir.

Candy prit une décision :

– S'il refuse, moi, je pourrai peut-être vous aider.

– C'est vrai ?

– Il faudra que Robert accepte que je m'en occupe, autrement, il m'en voudrait de prendre le temps du bureau pour tenir une enquête sur une cause qu'il a refusée. Laissez-moi faire, madame. Je lui en toucherai un mot.

Lorsque Solanges Cormier fut partie, Corinne demanda :

– Que pensez-vous de cette histoire, Candy ?

– J’ai l’impression que Cormier n’était pas au volant de la voiture. Autrement, pour quelles raisons Edmond Rodin aurait-il insisté pour que ce soit son propre avocat qui défende Yvon ? Pourquoi a-t-il payé tous les frais ? Il a voulu sauver les deux filles et, surtout, éviter le scandale. Plus que ça, je suis certaine que si madame Cormier allait trouver ce riche homme d’affaires, il lui donnerait de l’argent pour l’aider à survivre durant le séjour de son mari derrière les barreaux. Par contre, je crois que Solanges est aveugle. Elle prend son mari pour un saint. Il a bien laissé entendre à son épouse que les deux filles ont cherché à l’embrasser, il a admis avoir pris un verre avec elles. Il est peut-être allé plus loin que ça. Donc, il a une part du tort, sans aucun doute. Oui, j’aimerais bien me charger de cette affaire. J’irais trouver Rodin, moi, et j’enquêterais sur les deux filles.

Candy s’arrêta devant les toiles.

– Comment avez-vous pu juger le travail de cet artiste ? Les toiles sont encore enveloppées.

– J’ai enlevé le papier et l’ai remis en place,

c'est aussi simple que ça.

Candy développa les deux œuvres d'Yvon Cormier.

– Mais qu'est-ce que c'est que ça ?

On ne voyait que des lignes de diverses couleurs, des taches, ici et là, il était impossible de découvrir ce qu'avait voulu exprimer l'artiste.

– Vous trouvez ça beau, vous ? demanda la jolie blonde.

– Mais c'est extraordinaire, regardez l'harmonie, le jeu des couleurs, il a beaucoup de talent ce garçon.

– Je serais capable d'en faire autant avec un bandeau sur les yeux. Placez-moi devant une toile et vous verrez.

Corinne ricana :

– Vous ne connaissez absolument rien à la peinture. Vous n'êtes pas assez moderne pour comprendre le futurisme. Je vous croyais plus dans le vent que ça, Candy.

Et la petite bonne femme retourna derrière son

bureau.

– Madame Cormier a raison, Corinne est une femme extraordinaire. Je suis certaine qu'elle n'aime pas ces toiles plus que moi, songea Candy.

*

Solanges Cormier avait décidé, après être passée à la banque pour changer le chèque de Corinne Dumont, de retourner à son appartement et de s'y reposer, en attendant l'heure de son second rendez-vous.

Comme elle arrivait à la maison de la rue Panet, deux hommes attendaient devant la porte.

– Madame Cormier ?

– Oui.

L'un des hommes montra un insigne.

– Police !

Elle pâlit.

– Qu'est-il arrivé à Yvon ? Parlez ! Il est malade ?

– Si vous voulez, nous allons entrer, madame. D'ailleurs, nous devons jeter un coup d'œil à l'intérieur de votre logis.

Les deux policiers la suivirent. Sitôt la porte refermée, Solanges déposa son sac à main sur un fauteuil et un des policiers s'en empara.

– Tiens, tiens, comme c'est intéressant. Deux mille dollars ! C'est pour remettre à votre mari, cet argent-là, je suppose. Vous savez où il est ?

– Mais, je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

– Allons donc, ne jouez pas la comédie. À Orsainville, on a trop fait confiance à votre mari. On lui a permis un peu de liberté et il a pris la clef des champs.

– Quoi ?

L'un des deux hommes força Solanges à s'asseoir.

– Votre mari a communiqué avec vous, n'est-ce pas ? Vous alliez lui remettre cet argent.

– Non, non, je vous jure que non. J’ignorais qu’il s’était enfui. Mais pourquoi ? Pourquoi a-t-il fait ça ?

Et la jeune femme éclata en sanglots.

III

Candy n'est pas d'accord

Après avoir longuement interrogé Solanges Cormier, après avoir fouillé la maison, les policiers décidèrent de s'en retourner.

– Mais vous êtes prévenue, madame. On vous surveille de près. Si votre mari communique avec vous, dites-lui de se livrer immédiatement, autrement, il va aggraver son cas.

Une fois seule, Solanges téléphona immédiatement à l'agence de Robert Dumont.

– C'est madame Dumont qui parle ?

– Oui.

– Ici Solanges Cormier. C'est épouvantable. On a fait confiance à Yvon, on lui a donné un peu plus de liberté et il en a profité.

– Qu'est-ce que vous dites ?

– Il s’est sauvé ! Pourquoi a-t-il fait ça ? S’il est innocent, il n’avait qu’à demeurer là, il savait que je m’occupais de lui.

– Allons, calmez-vous, fit Corinne. J’ai dit un mot à mon fils et il vous recevra à une heure trente. Candy est présentement avec lui et je suis certaine qu’elle est en train de plaider la cause de votre mari.

– Mais puisque Yvon s’est sauvé, ça change tout.

– Je n’en dirai rien à Robert. Soyez exacte au rendez-vous.

– Les policiers vont me suivre. Ils sauront que je rends visite à monsieur Dumont.

– Ça n’a pas d’importance. Excusez-moi, j’ai du travail, des clients attendent, nous nous verrons à une heure trente..

Candy avait profité d’un moment de répit pour se glisser dans le bureau de son patron.

– Pourquoi ? fit brusquement le Manchot. Je lui ai conseillé de s’adresser à l’aide juridique.

– Je sais. Mais elle a failli perdre connaissance

après être sortie de votre bureau. Vous saviez qu'elle était enceinte ?

– Non, je l'ignorais.

– Elle veut absolument retenir vos services. Si elle avait l'argent pour payer, Robert, je pourrais commencer l'enquête.

– Il ne s'agit pas d'argent. La cause de Cormier a été jugée. Cette jeune femme, surtout si elle est enceinte, refuse d'envisager la vérité.

– Alors, vous le croyez coupable ?

Le Manchot faillit perdre patience.

– Tu sais fort bien, Candy, que les policiers ont mené une enquête. Ils ont interrogé les témoins. Tous ont dit qu'Yvon Cormier était au volant de la voiture.

– Et Rodin, lui ?

– Qu'est-ce qu'il a Rodin ?

– N'a-t-il pas craint le scandale ? N'est-il pas allé voir Cormier ? N'a-t-il pas engagé l'avocat ? Et si Yvon Cormier disait la vérité, Robert ? S'il était innocent ?

Le Manchot soupira :

– Ce n'est pas des « si » qui apportent l'eau au moulin. Les dépenses de l'agence sont énormes. Cet accident à Yamata va me coûter très cher. Elle est assurée, soit, mais je paierai son salaire durant toute sa maladie, je devrai engager une remplaçante. Maman peut remplir la tâche temporairement, mais déjà j'ai une dizaine de lettres à dicter. Le travail va s'accumuler rapidement. Ce n'est pas le temps d'accepter des enquêtes qui ne nous donneront pas un sou. Moi, je passe la moitié de la journée à causer avec des clients, j'ai très peu de temps pour enquêter. Michel est presque toujours à l'hôpital...

Candy le coupa :

– Donc, si madame Cormier trouvait l'argent nécessaire, je pourrais enquêter. N'oubliez pas que Rodin est très riche.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– S'il se rend compte que nous sommes en train de remuer cette affaire, s'il craint le scandale...

Le Manchot se leva brusquement.

– C'est assez, dit-il. Je ne te reconnais plus, Candy. J'ai toujours tenu une agence honnête et nous n'allons pas commencer à faire chanter des témoins.

– Il ne s'agit pas de ça.

– En tout cas, je ne veux plus en entendre parler.

Mais avant de sortir, Candy ajouta :

– Madame Cormier a laissé entendre qu'elle allait rencontrer des clients et vendre quelques tableaux de son mari. Si elle revient avec de l'argent, il serait ridicule de refuser une cliente.

Juste à ce moment, le téléphone sonna. C'était Corinne qui annonçait à son fils que Solanges Cormier désirait un rendez-vous, qu'elle avait des faits nouveaux, qu'elle avait vendu des toiles. « Et tu pourrais la recevoir à une heure et demie. »

– Bon, entendu, dites-lui de venir.

Le Manchot raccrocha, puis se tourna vers Candy :

– Tu es satisfaite ? Je recevrai madame Cormier à une heure trente. Maintenant, au travail. Qu'est-ce que tu fais ici, ce matin ? J'ai dû engager deux policiers à la retraite pour nous aider dans nos enquêtes...

– J'attends un client important, le bijoutier Zimann, qui se fait voler régulièrement par un de ses employés. Il devait être ici à dix heures quinze. Il a dû être retardé et...

De nouveau, Corinne appela son fils.

– Oui, qu'est-ce que c'est ?

– Dites à mademoiselle Varin que monsieur Zimann est arrivé.

Candy avait entendu, elle sortit rapidement du bureau de son patron pour recevoir son client.

À une heure quinze, Solanges Cormier se présentait à l'agence. Candy l'attendait.

– Monsieur Dumont va vous recevoir tout de suite et je veux assister à l'entrevue.

Elle regarda la jeune femme. Solanges était encore plus pâle que lors de sa première visite.

– Ça ne va pas bien ?

– C'est Yvon... il s'est sauvé de prison.

– Quoi ?

– Il n'aurait jamais dû...

Candy prit une voix dure pour calmer la jeune femme.

– Surtout, ne pleurez pas. Monsieur Dumont déteste voir les gens verser des larmes. Il est clair que cette nouvelle ne facilitera pas les choses.

Lorsque la cliente fut calmée, Candy frappa à la porte du bureau de son patron.

– Entrez !

Candy fit passer Solanges Cormier.

– Vous permettez que je reste, Robert ? Votre mère est à son dîner, mais je laisserai la porte ouverte. J'aimerais bien entendre tout ce que madame va vous dire, surtout si je m'occupe de cette enquête. Je suis libre, j'ai demandé à Henri Laurin de s'occuper de l'enquête chez Zimann, il s'est fait engager comme commis et il connaît fort bien les bijoux.

Le Manchot acquiesça d'un signe de tête et fit asseoir madame Cormier. Cette dernière sortit immédiatement une enveloppe de son sac à main et la mit sur le bureau.

– J'ai réussi à vendre des toiles. Voici deux mille dollars, ça devrait suffire pour débiter l'enquête ?

– Tu prépareras un reçu, Candy.

Le Manchot prit son bloc-notes.

– Vous allez me donner tous les détails sur l'affaire, je veux les noms des témoins, l'endroit exact où a eu lieu l'accident et...

– Attendez, il y a du nouveau, monsieur Dumont.

Et elle apprit au détective l'évasion de son mari. Candy s'attendait à une explosion de la part du Manchot, mais ce dernier ne broncha pas. Il décrocha le récepteur de son appareil téléphonique et composa le numéro de l'interurbain.

– Donnez-moi la direction de la prison d'Orsainville, mademoiselle.

Après quelques minutes d'attente, le Manchot s'identifia :

– Monsieur Cormier est un de mes clients, j'apprends qu'il s'est évadé et j'aimerais obtenir des détails sur son évasion.

– Oh, c'est très simple, monsieur Dumont. Nous ne considérons pas Cormier comme un détenu dangereux. Nous avons du travail d'entretien à faire sur les terrains, hors des murs de la prison. Évidemment, un garde accompagne les prisonniers choisis. Jamais ceux que nous faisons travailler à l'extérieur ne se sauvent. Pourtant, Cormier l'a fait.

– Il était en tenue de détenu ?...

– Oui. Donc, il est facile de deviner que cette évasion était préparée. Ça fait trois jours que Cormier travaille à l'extérieur. Il a dû rejoindre un ami qui devait l'attendre dans une voiture, autrement, avec son costume de prisonnier, il n'aurait pu aller bien loin. Cette évasion nous a tous surpris. Cormier était un détenu modèle. Maintenant, il devra faire ses cinq ans.

– Vous avez fouillé les maisons voisines de la prison ?

– Le garde a dit avoir entendu un bruit de moteur et c'est alors qu'il a constaté qu'il lui manquait un homme. Nous avons prévenu les autorités provinciales. Le détenu communiquera sûrement avec son épouse. Celui qui l'attendait a dû apporter des vêtements et...

– Donc, vous n'avez pas fait fouiller les maisons avoisinantes ?

– Ça aurait été bien inutile.

– Je vous remercie.

Le Manchot raccrocha. Il demanda à Solanges :

– Il n'a pas tenté de communiquer avec vous ?

– Non.

– Qui vous a appris la nouvelle ?

– Deux policiers qui m'attendaient à mon appartement.

Candy remarqua alors :

– Si madame Cormier avait su que son mari

-avait repris sa liberté, elle aurait conservé les deux mille dollars pour les lui remettre.

Le détective semblait fort ennuyé.

– Votre mari sait que vous êtes enceinte ?

– Oui, je lui ai appris la nouvelle, il y a deux jours.

De nouveau, la statuesque blonde intervint.

– Alors, tout est clair. Yvon Cormier a voulu s'enfuir pour retrouver son épouse.

Le Manchot arpenta son bureau, en silence. Candy étudiait l'air renfrogné de son patron. Ça n'augurait rien de bon. Brusquement, le détective s'arrêta devant Solanges.

– Ce matin, vous avez tenté de me faire croire que votre mari était un ange de pureté, un homme incapable de succomber devant deux jolies filles ; qui s'offrent à lui, un saint. Alors, comment expliquez-vous sa conduite ? Il se dit innocent. Il sait qu'après quelques mois de bonne conduite, il pourra obtenir son pardon. Et ce saint homme profite de la première occasion pour prendre la poudre d'escampette.

Solanges cria presque :

– Mais il ne voulait pas demeurer en prison. Il m'a dit, lors de ma dernière visite au pénitencier que, s'il pouvait rencontrer les deux jeunes filles, il les obligerait à dire la vérité. Il aurait aimé rendre visite à Rodin. Je suis certaine que c'est ce qu'il cherche à faire.

Le Manchot retourna à son bureau :

– Qui a pu aider votre mari à s'enfuir ? Une voiture l'attendait hors des murs de la prison.

– Je ne sais pas. Yvon a des amis, mais ils n'ont pas de voiture, ce sont des motards. Je les connais. Tous ces gens ne prêchent que la paix et l'amour.

Le détective haussa les épaules :

– Peace and love, oui, je connais ces gens-là moi aussi. C'est au nom de l'amour et de la paix qu'ils répandent la drogue, qu'ils font des saccages un peu partout, qu'ils causent des scandales dans des petites villes en cherchant à débaucher les jeunes, à les attirer dans leur groupe ?

– Rien ne dit que monsieur Cormier avait un complice, Robert, protesta Candy. Il a pu fuir dans son costume, s'introduire dans une maison, près de la prison, et voler des vêtements... et même de l'argent, tout est possible.

Le détective se mit en communication avec la Sûreté.

Lorsqu'il raccrocha, ses yeux se posèrent sur Solanges.

– J'ai bien peur de vous décevoir, madame. Votre mari n'avait pas de complice. Il s'est introduit dans une maison, située à quelques kilomètres de la prison. Il a obligé la femme à lui remettre des vêtements et de l'argent, puis il l'a ligotée sur une chaise. Elle a réussi à se libérer pour prévenir la police. Et maintenant, vous croyez toujours qu'Yvon Cormier est un homme qui est incapable de faire le mal ? Il a dérobé près de trois cents dollars.

Solanges cria :

– Mais c'est justement pour tenter de prouver son innocence qu'il s'est évadé !

– Allons donc, c’est l’inverse. Il est coupable, il ne veut pas demeurer en prison. Il communiquera avec ses amis qui l’aideront à fuir le pays. Il se fout de vous.

Madame Cormier éclata en sanglots :

– Non, non, je ne vous crois pas.

Candy s’approcha de son patron.

– Robert, pourquoi accabler cette femme ? Je ne vous reconnais plus. Ordinairement, vous faites l’impossible pour aider ceux qui sont injustement condamnés.

– Ce n’est pas le cas, ici.

– Il y a un doute et vous le savez comme moi.

– J’étais d’accord avec toi, plus tôt, cet avant-midi, mais depuis qu’Yvon Cormier s’est évadé...

– Moi, je n’abandonnerais pas cette affaire avant d’avoir causé avec monsieur Rodin, avec sa fille et l’amie de cette dernière.

– Tu as le droit de ne pas être de mon avis.

– Non seulement je ne suis pas d’accord, mais je me suis libérée pour cet après-midi. Je puis

enquêter. Demain matin, vous aurez mon rapport et alors nous pourrons aviser.

Le Manchot s'adressa à Solanges.

– Quand les policiers vous ont questionnée, plus tôt, quand ils vous ont appris l'évasion de votre mari, vous leur avez dit que monsieur Cormier voulait absolument causer avec les deux filles qui étaient avec lui, lors de l'accident ?

– Non.

– Vous auriez dû. Il doit chercher à les joindre.

Le détective prit l'annuaire téléphonique et chercha le numéro de téléphone d'Edmond Rodin.

« Rodin et Associés, c'est sûrement ça. »

Il composa le numéro. Il fut surpris d'entendre une voix d'homme répondre brusquement.

– Oui, allô ?

Le détective avait dû se tromper. Il s'attendait à entendre une secrétaire donner le nom de la compagnie.

– Je suis bien chez Rodin et Associés ?

– Oui, à qui voulez-vous parler ?

– À monsieur Edmond Rodin.

– Impossible, reprit sèchement la voix.

Pouvez-vous me donner votre nom ?

– Pourquoi ? Qui êtes-vous ? La secrétaire de monsieur Rodin n'est pas là ?

– Je vous laisserai lui parler si vous vous identifiez.

– Mon nom est Robert Dumont, détective privé.

Il y eut un silence, puis la même voix reprit :

– Le Manchot ! Ne me dites pas que Rodin est un de vos clients ?

Le détective en avait assez.

– Je regrette, mais je n'ai pas de temps à perdre. Vous direz à monsieur Rodin de me téléphoner le plus tôt possible.

– Vous emballez pas, Manchot, reprit la voix rude de l'interlocuteur. Rodin ne vous rappellera pas. On l'a trouvé mort, assassiné, au volant de sa

voiture. Ici le sergent détective Victor Jolicœur.
Que lui vouliez-vous exactement ?

IV

Évasion

Seul, dans sa cellule, Yvon Cormier, découragé, désabusé, avait songé au suicide.

« La vie est injuste. Pourquoi le sort s'acharne-t-il sur moi ? Pourquoi ? »

Et depuis sa condamnation, il ne cessait de s'apitoyer sur son sort.

« Quand on est né pour un p'tit pain, on ne réussit jamais. Il n'y a absolument rien à faire. Je me demande pourquoi je suis venu au monde. S'il existe un Être suprême, je lui demande de venir me chercher. Solanges pourra refaire sa vie, sans moi. »

Yvon n'avait pas été chanceux dans la vie. Abandonné par sa mère, dès sa naissance, il avait été placé dans des foyers nourriciers.

« Pourquoi n'ai-je pas été adopté comme les autres garçons ? Pourquoi ? »

Cette question, il se l'était posée à maintes reprises sans pouvoir y répondre. À quatorze ans, il abandonnait ses études pour travailler dans les mines, en Abitibi. Il décida alors de poursuivre ses études en suivant les cours du soir, offerts par les autorités gouvernementales. Il manifestait un certain talent pour le dessin et décida de suivre des cours de peinture. Mais quand on lui demandait de reproduire certains objets, son dessin semblait incompréhensible. Un jour, tous les élèves eurent à dessiner une pomme, il fallait surtout harmoniser les couleurs.

Lorsque Cormier avait rapporté son travail au professeur, ce dernier n'avait pu s'empêcher de s'écrier : « Vous voulez vous moquer de moi ? Qu'est-ce que c'est que ce dessin ? »

Mais Cormier avait tenté d'expliquer :

– Dessiner une pomme, je trouve ça idiot, une pomme, c'est beaucoup plus que le fruit que vous aviez placé là sur votre bureau. Une pomme, ça représente la vie, ça représente l'histoire du

monde. Rappelez-vous le paradis terrestre. Vous avez les couleurs de la pomme, ici, elle est ouverte, si vous remarquez bien, on y voit un gros pépin. Dans ce pépin, les taches sombres, c'est le péché originel de nos premiers parents. Le bleu, c'est l'espoir du pardon. Les lignes noires et vertes, c'est l'arbre de la vie. Ces petites feuilles, ce sont les autres êtres humains qui tentent de se racheter.

Le professeur suivait attentivement l'explication de Cormier. Ce jeune élève avait de l'idée, il savait harmoniser ses couleurs, mais il était impossible de deviner tout ce qu'il avait voulu exprimer, sans qu'il donne lui-même toutes les explications.

– Je vous demande de dessiner une pomme, c'est pourtant simple, je ne veux pas autre chose. Reprenez-moi votre peinture.

Rageur, Cormier avait rapporté son devoir quelques minutes plus tard et la pomme qu'il avait reproduite était magnifique.

– Tenez, vous pouvez la garder. J'en ai assez de ces cours niaisés qui ne veulent rien dire.

Moi, je veux m'exprimer par ma peinture.

Et il avait continué à broser des toiles qu'il était le seul à comprendre. Un jour, un groupe de motards était venu passer quelques jours en Abitibi. Ces garçons, ces filles vivaient en marge de la société. Ils avaient dressé des tentes dans un terrain vacant. Les villageois s'étaient plaints aux autorités.

Il fallait chasser ces jeunes qui causaient du scandale. Les filles se partageaient les garçons, couchant avec un, un soir, avec un autre, le lendemain.

Cormier leur avait rendu visite et plusieurs de ces motards aimèrent sa peinture.

– Si tu as un peu d'argent, achète-toi une moto et joins-toi à nous. Tu n'as besoin de rien d'autre. Nous, nous voulons propager la paix et l'amour, pas autre chose. Au diable les conventions. Si tous les gens faisaient comme nous, il n'y aurait plus de querelles, plus de jalousie, tout le monde serait sur le même pied.

Et à compter de ce jour, Yvon Cormier était

devenu un hippie, c'était la mode chez les jeunes. Il réussit à vendre quelques-unes de ses toiles. Des critiques lui trouvaient un talent certain. Puis, un jour, il avait rencontré Solanges. Ça avait été le coup de foudre. Il ne voulait plus se séparer d'elle.

Il avait abandonné ses amis et l'avait épousée. Sa jeune épouse n'avait pas l'instruction nécessaire pour travailler dans un bureau, mais une amie lui donna la chance de se joindre à une équipe qui s'occupait de l'entretien des bureaux. Le travail était dur, mais payant. Solanges ne se plaignait pas, elle était fière d'aider son mari.

« Un jour, se disait-elle, il sera reconnu comme peintre. Je lui fais confiance. »

Un client, habitant la Beauce, un excentrique, lui avait acheté deux toiles et lui avait demandé de se rendre dans ce coin de la province pour y chercher de l'inspiration.

Yvon Cormier avait revécu tous ses derniers instants de liberté. Certains jours, il croyait rêver.

« Je vais m'éveiller, me retrouver libre comme

l'air. Je ne veux de mal à personne, moi. Pourquoi la société s'acharne-t-elle ? »

Il se voyait sur sa moto, reprenant le chemin de la métropole. Solanges lui avait appris qu'on avait accepté plusieurs de ses toiles et qu'on les exposerait avec celles d'artistes d'avant-garde. C'était pour lui une chance unique. Puis, il y avait eu cette panne. Sa moto ne roulait plus. La voix du mécanicien, il l'entendait régulièrement au cours de ses rêves.

« Tu ne peux pas partir avec ça. Faut changer des pièces du moteur. C'est pas une moto neuve que tu as là. Celui qui te l'a vendue t'a "fourré" royalement. »

Il avait voulu emprunter de l'argent au garagiste. Après tout, il laissait sa moto en garantie. Mais l'homme avait refusé.

« Réparez-la, mais j'ignore quand je reviendrai la chercher. »

Et il avait décidé de rentrer à Montréal en faisant de l'auto-stop. Mais les voitures passaient près de lui sans s'arrêter. Cet homme, presque en

haillons, n'inspirait pas confiance. Enfin, une voiture de sport, dernier modèle, s'était arrêtée. Deux filles étaient assises à l'avant.

– Où vas-tu ? avait demandé celle qui était au volant.

– À Montréal. Ma moto est en panne. Je suis artiste peintre et je dois retourner dans la métropole pour une exposition.

La fille avait appuyé sur un bouton et le coffre arrière s'était ouvert. Il y avait déposé son chevalet, ses toiles, tout son attirail, puis il s'était assis à l'arrière.

Presque aussitôt, la deuxième fille avait enjambé le siège avant pour se glisser près de lui.

– Comment t'appelles-tu ?

– Yvon,

– Tu sais conduire une voiture ?

– Oui.

– T'as ton permis ?

– Certainement.

– Tu lui laisseras le volant, Cathy. Moi, mon

nom, c'est Marjolaine, mais on m'appelle Marjo.
Cathy, c'est ma sœur.

Et les deux filles s'étaient mises à rire.

– T'es beau garçon ! C'est vrai que t'es artiste ? Moi, j'adore les peintres. Tu aimerais ça si je posais nue, pour toi ?

Et avant qu'il ait pu répondre, elle avait détaché sa blouse. Elle ne portait aucun dessous.

– Ce ne sont pas des belles formes ça ? Tous les gars disent que je suis bien faite.

Elle lui avait pris la main.

– Touche, tu vas te rendre compte que ça se tient. Qu'est-ce que tu as ? Oh, Cathy, il est timide.

Et Marjolaine l'avait embrassé. Yvon l'avait repoussée.

– J'aimerais mieux descendre.

– Tu n'es pas son genre, Marjo. Tu conduis ? Je te laisse le volant, avait dit Cathy en arrêtant sa voiture sur l'accotement.

Marjolaine avait tiré une bouteille d'un sac et

Yvon avait accepté de prendre une gorgée. Puis, cette jolie blonde qui n'avait pas hésité à se montrer nue s'était écriée :

– Toi, tu dois fumer du pot. Oui, oui, j'en suis certaine. Tout à l'heure quand je t'ai embrassé, j'ai reconnu l'odeur.

Et pour avoir enfin la paix, Yvon leur avait remis, à chacune, une cigarette de mari.

Il s'était installé au volant et, pendant près de trente minutes, il fila en direction de Montréal. Cathy, assise près de lui, semblait plus calme que Marjolaine. Elle fumait sa cigarette et semblait aimer ça.

– Dis-moi, Yvon, c'est normal ? Je me sens étourdie.

– Tu bois trop, avait dit Marjolaine.

Cathy s'était rapprochée de lui.

– Je peux appuyer ma tête sur ton épaule ? Oh, je suis bien, je me sens toute drôle.

Soudain, il avait senti la main de Cathy sur sa cuisse. Il l'avait repoussée, mais une seconde plus tard, cette main revenait se poser au même

endroit et la fille s'était mise à rire.

– Je savais que tu n'étais pas son genre, Marjo ! C'est moi qu'il aime.

– Comment le sais-tu ?

– J'en ai la preuve.

Marjolaine s'était penchée à l'avant.

– Fais pas la folle, tu vas faire éclater son jeans !

Yvon avait repoussé la fille plus durement. Il en avait assez, il voulait descendre et c'est à ce moment précis qu'il avait vu l'enseigne d'un motel avec un restaurant qui avait un permis de vente d'alcool.

– Si on se reposait, proposa Cathy. Moi, j'ai faim. Toi, Yvon, tu iras retenir une chambre. Tu ne t'ennuieras pas entre nous deux.

– Vous êtes ivres !

– Dis donc, Cathy, ce gars-là, c'est peut-être une tapette.

– Arrête au motel, avait ordonné Cathy. On couche ici.

– Rien à faire, avait répondu Yvon. Je reprends mes choses et je retourne à Montréal. Je trouverai bien une autre voiture.

Mais Cathy et Marjolaine étaient entrées dans le restaurant. Cathy avait apporté les clefs avec elle. Yvon ne pouvait pas laisser son matériel et ses toiles dans cette voiture. Il lui fallait attendre. Les filles s'attardaient.

« Si elles peuvent boire suffisamment pour s'endormir, je reprendrai le volant. »

Il avait vu sortir Marjolaine du restaurant. Elle était seule. Cathy voulait prendre un autre verre. La jolie blonde avait proposé :

– Viens t'asseoir avec moi, à l'arrière. Tu me plais. C'est sombre ici... je vais te faire des choses... tu vas te retrouver au paradis.

Yvon se souvenait parfaitement avoir eu une certaine difficulté à la repousser. Elle était belle, bien tournée. S'il se rendait à ses désirs, elle le laisserait probablement en paix. Cathy était déjà passablement éméchée, il n'aurait aucune difficulté avec elle.

Mais soudain, l'image de Solanges lui était apparue. Non, il n'allait pas la tromper avec une fille qui se prenait pour le nombril de l'univers, qui croyait qu'aucun homme ne pouvait lui résister. Et il avait pu repousser les avances de Marjolaine qui se déhanchait, qui lui faisait admirer son corps, qui l'invitait à la retrouver sur la banquette arrière.

Puis Cathy était sortie du restaurant et, malgré son triste état, elle avait tenu à se remettre au volant. Elle était en colère parce qu'il lui avait dit qu'elle ne pouvait conduire.

– C'est pas à toi, cette voiture, c'est à moi. Ferme ta gueule et assis-toi ou va-t'en à pied. Mais t'auras pas ton matériel.

Yvon regrettait de ne pas s'être montré violent. Il aurait pu facilement maîtriser ces deux filles et partir avec son matériel. Mais il avait cédé, laissant le volant à Cathy. Yvon guettait la route, se tenant prêt à intervenir si nécessaire. Il avait probablement eu un moment de distraction, mais il avait bel et bien senti le choc. On avait heurté quelque chose, peut-être quelqu'un. Yvon

avait hurlé : « Arrêtez, arrêtez, vous avez frappé quelqu'un ! »

Cathy ne voulait rien entendre et Yvon l'avait frappée à la figure et avait pu mettre le pied sur le frein. Une seconde plus tard, il avait poussé Cathy hors de la voiture et l'avait fait asseoir à l'arrière. Elle pleurait.

Yvon avait fait demi-tour. Un demi-mille plus loin il avait vu deux voitures arrêtées et une forme au centre de la chaussée.

Rapidement, il était descendu de voiture, en criant :

– Je savais bien que nous avions heurté quelqu'un.

Des hommes enragés s'étaient avancés vers lui, en sacrant, en jurant. On l'avait frappé, roué de coups et il s'était retrouvé à l'hôpital.

Le reste de son histoire s'était déroulé, dans sa mémoire, à un rythme infernal. L'entrevue avec Rodin et son avocat, maître Duvoisier.

« Je leur ai dit la vérité, mais ils n'ont pas voulu me croire, ou plutôt si, ils m'ont cru. Mais

Rodin n'a pas voulu que sa fille soit accusée, c'est lui le responsable. Le salaud ! Il avait dit que je ne serais en prison que six mois, tout au plus. Il avait promis de donner de l'argent à Solanges. Il n'a rien fait, rien. »

Et Yvon s'était retrouvé en cellule, on l'avait jugé coupable d'homicide involontaire, lui qui n'avait rien à se reprocher, qui avait voulu empêcher l'accident.

« Que pouvais-je faire contre le témoignage des deux filles ? Des témoins ? »

En cour, Marjolaine avait juré qu'elle avait dû se débattre contre Yvon qui voulait absolument lui faire l'amour. « Il ne voulait plus descendre. Il a décidé de tenir le volant. Il nous avait obligées à boire, à fumer de la mari. Cathy et moi, on criait, on avait peur. »

Et Yvon, enragé, avait tiré ses conclusions.

« Quand on est riche, on peut tout se permettre. On peut se parjurer et on s'en tire toujours. La justice, ça n'existe pas. »

Les témoins de l'accident avaient affirmé

qu'Yvon avait avoué avoir heurté la passante. Les policiers vinrent dire qu'il avait ingurgité un peu de boisson et fumé de la mari. Et toujours, maître Duvoisier qui le rassurait.

« Vous allez vous en tirer. Si seulement vous aviez plaidé coupable, ça aurait été plus facile. »

Et le juge s'était montré sans pitié. Ça avait été la condamnation, Orsainville, la prison. Puis, Solanges lui avait appris la vérité.

« Je suis enceinte. »

Il lui fallait faire quelque chose. Il avait tenté de joindre Rodin afin de lui demander de payer pour sa femme. Mais c'est maître Duvoisier qui l'avait rappelé.

– Nous allons nous occuper de votre femme. Là-bas, on vous traite bien ? Je sais que monsieur Rodin a fait des pressions...

– On me permet de travailler à l'extérieur. Mais si vous croyez que c'est la liberté, vous vous trompez.

Puis on l'avait demandé au téléphone, une voix d'homme, une voix qu'il ne connaissait pas.

– Cormier, écoutez-moi. Monsieur Rodin a pris une décision. Il va vous donner une somme de plusieurs milliers de dollars. Ne parlez pas, je vous en prie. Demain, une voiture vous attendra, tout près de la prison.

Et l'homme avait mentionné l'endroit exact.

– Vous monterez dans cette voiture, on vous conduira à Montréal où votre femme vous attendra et vous partirez tous les deux pour la Barbade. Vos billets sont achetés. Vous aurez de nouveaux papiers. Vous pourrez refaire votre vie.

Et Yvon avait fait la bêtise d'accepter. Et ce matin-là, il avait vu la voiture à l'endroit exact indiqué par la voix. Profitant d'une distraction du gardien, il avait pu facilement prendre la fuite. Le conducteur avait arrêté sa voiture près d'une maison.

– Descendez, une femme vous attend. Elle vous remettra des vêtements et un peu d'argent. Vous la ligoterez sur une chaise. Il faut qu'on croie que vous étiez seul pour cette évasion.

Tout s'était si facilement déroulé. Il était

remonté dans la voiture. Deux hommes étaient à l'avant.

– Tenez, prenez ça, ce sont des stimulants. Vous êtes beaucoup trop nerveux, jeune homme.

Et quelques instants plus tard, il avait senti le sommeil le gagner. Pourquoi, pourquoi l'avait-on drogué ?

Yvon s'était éveillé brusquement. Il ne savait pas du tout où il se trouvait.

– Ouvrez, police !

En titubant, il s'était rendu à la porte de la chambre. Les policiers étaient entrés dans l'appartement, revolvers au poing.

– Ne bougez pas. Les mains en l'air. Avancez, appuyez vos mains contre le mur.

On l'avait fouillé et, à sa grande surprise, on avait trouvé un revolver dans une des poches de son pantalon.

Et il avait entendu un officier déclarer :

– Vous avez le droit de vous taire, tout ce que vous direz, désormais, pourra servir contre vous,

lors de votre procès.

Et Yvon avait crié :

– Mais pourquoi ? Pourquoi m'arrêtez-vous ?

Et naïseusement, les policiers s'étaient mis à rire, comme s'ils avaient voulu se moquer de lui.

– C'est ça, joue à l'innocent. Mais quand nous aurons examiné ton arme, nous prouverons hors de tout doute que tu as assassiné Edmond Rodin !

V

Deux filles innocentes

Le Manchot avait pris des décisions rapidement. Sa mère venait tout juste d'arriver et il la chargea de s'occuper de Solanges.

– Toi, Candy, rends-toi immédiatement au bureau de Rodin, tu connais le sergent-détective Jolicœur. Essaie d'obtenir le plus de détails possible. Cormier est sûrement dans de forts mauvais draps. Il prend la fuite et, quelques heures plus tard, l'homme qui l'a fait condamner à la prison meurt, assassiné.

Robert Dumont avait promis à sa blonde acolyte :

– J'irai te rejoindre sitôt que je pourrai. J'ai un client important à recevoir, puis je me libère. Si tu apprends des nouvelles importantes, téléphone-

moi.

Candy sauta dans sa voiture et arriva bientôt aux bureaux de Rodin. Le sergent-détective Jolicœur lui donna très peu de renseignements.

– Rodin a été découvert dans sa voiture, stationnée dans le garage. On lui a tiré une balle en pleine poitrine. Nous recherchons activement Yvon Cormier, un homme qui a déjà tenté de faire accuser la fille de Rodin d’homicide involontaire, un criminel qui a déjà proféré des menaces contre lui et qui a pris la fuite, ce matin, de la prison d’Orsainville.

– Justement, fit Candy. Yvon Cormier est notre client.

Jolicœur, un policier dur, qui détestait les enquêteurs privés et qui avait très peu connu Robert Dumont alors que ce dernier faisait partie des cadres de la police officielle, déclara d’un ton cynique :

– Cormier votre client ? Un type sans le sou ? Ça me surprend de Robert Dumont. Le Manchot ne travaille que pour l’argent.

– Vous avez une piste, vous soupçonnez quelqu'un d'autre ? Personne n'a entendu le coup de feu ?

– Personne. Je vous demanderais, mademoiselle, de ne pas demeurer ici, vous nuisez à notre enquête. D'ailleurs, ne vous en faites pas, nous finirons bien par retracer votre client. Vous pourrez le voir, derrière les barreaux.

Candy apprit d'un autre policier que la description du prisonnier évadé avait été donnée sur les ondes radiophoniques. Tous les policiers étaient à sa recherche.

– Sergent, fit un policier en uniforme qui entraît précipitamment.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– On vient de recevoir un appel. Des hommes se dirigent vers une maison de chambres. Un homme, répondant bien à la description de Cormier, y a retenu une chambre. Il serait toujours là.

– Vous savez qui a téléphoné ?

– On m'a dit que c'était un appel anonyme, je

n'ai pas plus de détails.

Candy décida de suivre la voiture de Jolicœur. Il se rendait sûrement à l'endroit où l'on croyait avoir retracé l'évadé.

Lorsque l'automobile du policier s'arrêta devant une maison de chambres de la rue Saint-Dominique, Candy réussit à se stationner sur la rue Sainte-Catherine et après avoir déposé une pièce de vingt-cinq sous dans le parcomètre, elle revint en vitesse vers la maison de chambres.

– Mademoiselle Varin ?

Candy se retourna. Un jeune homme s'approcha rapidement.

– Jacques Foisy, journaliste. Nous nous sommes rencontrés à deux reprises déjà, j'ignore si vous vous souvenez de moi.

– Non. Excusez-moi, je suis pressée.

– Attendez, j'étais au bureau de Rodin lorsque les policiers ont reçu l'appel. J'ai entendu ce que vous avez dit. Ce monsieur Cormier que l'on recherche est votre client ?

Le couple était rendu devant la porte de la

maison de chambres. Un policier montait la garde.

– Je regrette, on n’entre pas.

Rapidement, Foisy tira une carte de sa poche.

– Journaliste, dit-il.

– Nous accompagnons le sergent Jolicœur, ajouta Candy, c’est lui qui nous a dit de le suivre.

Le policier hésita. Jolicœur lui avait lancé, en passant rapidement la porte :

– Ne laissez entrer personne.

– Vous devez attendre ici, décida le constable, les ordres sont très stricts.

Foisy, journaliste très débrouillard, demanda d’un ton coquin :

– Vous pouvez me donner votre nom ? C’est pour le journal, un peu de publicité, ça ne nuit jamais, n’est-ce pas ? Je dirai que c’est vous qui nous avez renseignés sur l’identité du prévenu. Nous savons qu’il s’agit d’Yvon Cormier. C’est bien ça ?

– C’est ce qu’on dit, mais j’ignore s’il a été

identifié. Le type qu'on a trouvé en haut était gelé, drogué, il avait un revolver sur lui, il répond bien à la description de Cormier, mais de là à affirmer que c'est lui.

Candy décida de questionner le policier, à son tour.

– C'est vous qui êtes arrivé le premier ici ?

– Oui, moi et Tanguay. Nous avons reçu l'appel, nous étions en voiture. Mais nous ne sommes pas entrés tout de suite. Nous avons attendu du renfort.

– Et Cormier, qu'a-t-il dit ?

– Rien, pas un mot. Il devait dormir quand nous sommes arrivés. On m'a demandé de demeurer à l'extérieur en attendant l'arrivée du sergent-détective Jolicœur.

Juste à ce moment, on entendit des bruits de pas dans l'escalier. Jolicœur parut le premier. En apercevant Candy, il demanda :

– Qu'est-ce que vous faites ici ?

– Je veux parler à mon client.

– C'est pas d'une donzelle détective qu'il a besoin mais du meilleur criminaliste.

Candy aperçut l'homme encadré par des policiers. Il était pâle, nerveux, il marchait la tête basse.

– Monsieur Cormier, fit Candy en s'avançant...

Le détenu leva les yeux. Jolicœur intervint rapidement.

– Vous ne comprenez donc pas le français, mademoiselle Varin ? Je vous défends de lui adresser la parole.

Les policiers firent monter Yvon dans une voiture qui démarra aussitôt. Jolicœur retourna à sa voiture et partit à la suite de l'auto-patrouille.

– Il s'agit bien de Cormier, dit le jeune Foisy. Qui est-il exactement ? Ce nom ne m'est pourtant pas inconnu. Vous pouvez me renseigner ?

– Oh, je vous en prie, fichez-moi la paix !

Candy, en vitesse, retourna à sa voiture. Elle pouvait téléphoner au bureau grâce à l'appareil installé dans son automobile.

– Monsieur Dumont est toujours là ?

– Oui, une seconde, Candy, je vous le passe.
répondit Corinne.

La blonde raconta au Manchot ce qui s'était passé. Le détective décida :

– Retourne au bureau de Rodin. Tu pourras probablement poser quelques questions aux employés. Essaie d'en savoir le plus possible sur le drame. Moi, je me rends immédiatement au bureau de Jolicœur.

Candy raccrocha et, en se retournant, elle se rendit compte que le journaliste, Jacques Foisy, l'avait suivie.

– Comment, vous êtes encore là, vous ?

– Mademoiselle Varin, au lieu de nous disputer, pourquoi ne pas unir nos efforts ? Moi, je suis au courant de tout ce qui est arrivé à Rodin. Par contre vous, vous semblez connaître son assassin. Vous me donnez vos renseignements et moi les miens, pourquoi ne pas collaborer ?

Candy demanda :

– Vous avez votre voiture ?

– Oui, pourquoi ?

– Nous aurions pu faire route ensemble. Je retourne au bureau de Rodin.

– Je monte avec vous, fit-il en ouvrant la portière. Ma voiture ne s'envolera pas et si j'ai un « ticket », c'est le patron qui le paiera.

Candy mit la voiture en marche.

– Alors, que savez-vous sur la mort de Rodin ?

– Il devait dîner avec des hommes d'affaires. On a téléphoné à sa secrétaire parce qu'il n'était toujours pas arrivé. Selon la fille, monsieur Rodin était parti depuis plusieurs minutes. Vous saviez que Rodin a déjà fait une crise cardiaque ?

– Non, je l'ignorais.

– Inquiète, la secrétaire a décidé de descendre au garage pour voir si la voiture s'y trouvait. C'est là qu'elle a fait la macabre découverte.

– Le sergent-déetective m'a dit que personne n'avait entendu le coup de feu. Il me semble que c'est impossible, surtout dans un grand garage

intérieur.

Mais le journaliste répondit :

– J’ai vérifié, mademoiselle Varin. Au sous-sol, toutes les places sont réservées à des employés qui travaillent dans cet édifice. Donc, il y a des gens à cet étage le matin et à la fermeture des bureaux, mais pas aux autres heures. Si quelqu’un a entendu le coup de feu, il a dû penser qu’il s’agissait d’un bruit de voiture, d’un « back-fire ».

– Je suppose que vous connaissiez bien Rodin ?

– Lui, plus ou moins, mais j’ai rencontré Cathy à quelques reprises.

Candy changea immédiatement d’attitude. Ce jeune journaliste lui tombait littéralement du ciel. Il pouvait l’aider plus qu’il ne le croyait. Elle stationna son automobile dans une rue transversale.

– Que faisons-nous ici ? demanda Foisy.

– Nous causons. Vous m’avez dit que votre prénom est Jacques, n’est-ce pas ?

Il acquiesça.

– Vous pouvez m'appeler Candy, je déteste les « mademoiselles ». Que pensez-vous de Cathy Rodin ?

La question de Candy surprit le journaliste qui demanda aussitôt :

– Qu'est-ce qu'elle vient faire dans l'assassinat de son père ? Je vous ai dit ce que je savais sur la mort de Rodin. Vous deviez me parler de votre client, Yvon Cormier.

– Vous ne savez pas du tout qui il est ?

– J'avoue mon ignorance. Cormier a été mêlé à un accident de voiture, je crois. J'ai demandé au journal de me sortir le dossier. Si vous voulez, nous pouvons nous y rendre, nous aurons tout ce qui a été écrit sur cette affaire.

Candy n'hésita pas :

– Allons-y.

Elle mit sa voiture en marche et, au cours du trajet, elle expliqua au journaliste.

– C'est madame Cormier qui nous a demandé

notre aide. Cathy Rodin et une fille prénommée Marjolaine ont pris, à bord de leur automobile, le jeune Cormier qui faisait de l'auto-stop. Il y a eu un accident, une femme a été tuée et la personne qui était au volant ne s'est pas arrêtée immédiatement, la voiture a continué sa route sur une longueur d'environ un demi-mille avant de faire demi-tour. Quand l'automobile s'est enfin immobilisée sur les lieux de l'accident, le jeune Cormier était au volant. Immédiatement, les gens en colère, qui avaient vu la voiture prendre la fuite, se sont mis à le frapper. Il a dû faire un séjour à l'hôpital, puis il a été accusé d'homicide involontaire. C'est Rodin lui-même qui a défrayé tous les coûts dû procès. Un de ses amis, avocat, a défendu Cormier, mais toutes les preuves étaient contre lui, les témoignages des policiers, des témoins et surtout ceux des deux filles. Elles ont juré que non seulement Cormier était au volant mais qu'il avait voulu abuser d'elles, les avait forcées à boire, à fumer de la mari...

– Et Cormier a été condamné ?

– Évidemment. Mais il a toujours dit qu'il était

innocent. Les faits qu'il a relatés à sa jeune épouse contredisent les témoignages des jeunes filles. Ce sont elles qui l'ont fait boire, qui lui ont fait des avances et Cathy aurait été au volant, au moment de l'accident. Voilà, je n'en sais pas plus.

Le journaliste était surpris :

– Votre bureau a décidé d'enquêter sans même avoir rencontré le prévenu ?

– À la demande de madame Cormier, répondit Candy, nous allons débiter l'enquête en questionnant Rodin, l'avocat et les deux filles. Par la suite, nous aurions ajusté notre tir. Mais comme vous pouvez le constater, les événements se sont drôlement précipités.

Foisy ne prit même pas le temps d'analyser la réponse de Candy.

– Si j'étais à la place du mari, je n'irais jamais avouer à ma femme que j'ai fait l'amour avec deux inconnues, que j'ai bu avec elles et que j'ai été responsable d'un accident. Ce serait suffisant pour qu'une femme demande le divorce, n'est-ce

pas ? Si ce Cormier tient le moins à sa femme, il nie tout ce qui a été dit. En tout cas, moi, c'est ce que j'aurais fait.

La femme détective avait cependant remarqué que, dans sa conclusion, Foisy, qui disait connaître Cathy, avait dit : « Il a fait l'amour avec deux inconnues. » Aussi releva-t-elle immédiatement la phrase du journaliste.

– Si je comprends bien, vous connaissez Cathy, vous croyez que c'est le genre de fille prête à s'amuser avec le premier venu ? Cormier dit peut-être la vérité quand il parle de l'accident...

– Je comprends ce que vous voulez dire, made... Candy. Tout comme vous, je n'étais pas présent et je dois me fier aux témoignages. Mais j'avoue que Cathy est une fille disons facile, surtout quand elle a pris un verre. Quant à Marjolaine, je l'ai rencontrée à quelques reprises et c'est ce qu'on appelle vulgairement une « agace-pissette ». Elle passe son temps à aguicher les hommes, à les embrasser, à se coller à eux, elle aime se donner en spectacle. Elle est

fort bien tournée et elle danse à demi nue pour le plus grand plaisir de ses amis. J'avoue que j'ai tenté de sortir avec elle, un soir, mais ça n'a pas été plus loin que quelques attouchements, quelques baisers. J'ai voulu l'inviter au motel, mais elle disait avoir mal à la tête, qu'elle devait entrer chez elle... enfin, les excuses classiques. Tout ce que je puis affirmer, c'est que Cathy et elle ne sont pas des petites saintes et mademoiselle Rodin causait bien des soucis à son père.

Ils étaient arrivés au journal. Quand Candy parut avec Foisy, ses confrères se mirent à siffler.

– Tu fréquentes les vedettes de cinéma, Jacques ?

– Qu'est-ce que t'attends pour nous présenter cette jolie fille ? T'as peur qu'on te la vole ?

Foisy répondit d'un ton rude :

– Fichez-moi la paix, nous avons du travail, Candy et moi.

Un photographe éclata de rire :

– On le connaît ton travail. Surveille-toi, tu

sais que les patrons aiment pas trop les familiarités.

Le journaliste fit entrer Candy dans un petit bureau.

– Attendez-moi, je reviens.

Il parut bientôt avec quatre ou cinq journaux. Ils se mirent à les feuilleter afin de trouver les articles se rapportant au procès d'Yvon Cormier. Candy parcourut les pages en vitesse.

– Curieux procès. L'avocat de Cormier n'a presque pas contre-interrogé les témoins. Il ne voulait pas que son client vienne à la barre. Cormier a cherché à prouver son innocence en racontant sa version des faits mais, dans sa plaidoirie, son avocat demandait la clémence de la cour. Il avoua avoir conseillé à son client de plaider coupable. « Doit-on considérer comme entièrement responsable un jeune homme qui a perdu la tête temporairement à cause de la boisson, de la mari et de la présence de fort jolies filles à ses côtés ? Avant de se marier, il vivait l'amour libre dans un groupe de motards. Sa conduite n'a pas toujours été irréprochable. Mais

doit-on le traiter comme un criminel ? Il n'a pas de casier judiciaire, il n'a jamais eu de démêlés avec la justice et surtout il y a les faits. Il a peut-être continué sa route après avoir heurté la passante. Il n'était pas certain d'avoir été la cause d'un accident, mais il a quand même fait marche arrière. C'est un point que vous devrez prendre en considération. »

Candy, qui avait lu ces phrases à haute voix, s'écria :

– Curieuse défense, ne trouvez-vous pas ? Si cet avocat avait voulu accabler Cormier, il n'aurait pas mieux fait. Il est clair que sa mission consistait à protéger la réputation des deux filles qui l'accompagnaient.

Mais Jacques Foisy demanda :

– Si votre client est innocent, pourquoi s'est-il évadé ? Avouez que l'assassinat de Rodin survient au mauvais moment.

Candy se leva en repoussant le journal étendu devant elle sur la grande table de travail.

– Jacques, vous me plaisez beaucoup, fit-elle

en s'approchant du journaliste. Vous avez raison, pourquoi ne pas collaborer ? Si on pouvait prouver que Cormier est innocent, vous voyez d'ici le tapage d'enfer que feraient vos articles ?

– Je vous l'ai offert tantôt. Vous permettez que je vous pose une question, Candy ?

– Allez-y.

– Qu'est-ce qu'une belle fille comme vous fait dans le métier de femme détective ?

L'assistante du Manchot sourit, mais ne répondit pas au compliment de Foisy.

– Évitions les familiarités, voulez-vous ?

Et avec un sourire aguichant, elle s'empressa d'ajouter :

– Chaque chose en son temps, je ne mêle jamais le plaisir au travail.

Et en prononçant ces mots, elle avait posé sa main sur celle du journaliste et lui avait appliqué une légère pression, une pression pleine de promesses. Elle continua :

– Si je me fie aux remarques de vos confrères

et à ce que vous m'avez dit en voiture, tantôt, vous aimez autant l'un que l'autre.

– Je n'ai jamais pu résister devant une belle fille. C'est ma grande faiblesse.

– Pour le moment, je vous en prie, soyez fort. Jacques, faites-moi rencontrer Cathy.

Le journaliste haussa les épaules.

– Je me demande bien ce que ça vous donnera.

– Je veux les connaître, elle et son amie Marjolaine. Surtout, n'allez pas dire que je suis détective. Je veux devenir leur amie.

Foisy répondit :

– Il ne sera pas facile de voir Cathy, dans les circonstances présentes. Elle vient de perdre son père. Elle ne fréquentera sûrement pas les cafés où on a l'habitude de la trouver.

Il se rendit à son bureau, décrocha le récepteur de son appareil téléphonique et composa un numéro.

– Allô, c'est Henri ?... Jacques Foisy. Oui, ça va... dis-moi, Cathy Rodin est-elle au café ?...

Oui je sais, je suis au courant de la nouvelle. Marjolaine est-elle partie avec elle ?... Non. Bon, je vais passer au café, faire un tour.

Il raccrocha.

– Cathy et Marjolaine étaient au café toutes les deux quand on a annoncé la nouvelle de la mort de monsieur Rodin. Cathy a fait une crise. On l'a forcée à boire quelques verres puis on lui a conseillé d'entrer chez elle. Mais elle est partie seule, elle ne voulait de personne. Marjo est encore au café.

Candy demanda tout à coup :

– Madame Rodin, vous la connaissez ?

– Elle est décédée il y a plusieurs années. Cathy vit seule avec son père. Quand je dis seule, ce n'est pas tout à fait exact, il y a quelques domestiques. Une cuisinière, une femme de chambre, un homme d'entretien...

– Mais, Cathy a connu sa mère ?

– Très peu. Son père l'a placée pensionnaire dans un couvent. C'est une enfant gâtée qui n'en fait qu'à sa tête. Elle n'a jamais travaillé, elle se

croit tout permis parce que son père est riche.

Mais n'allez pas la juger trop vite. Elle et Marjolaine ne se sont pas des saintes, mais elles ne sont pas malhonnêtes non plus. Je les crois incapables de machiner un complot contre un homme qui n'a rien fait.

– Deux petites innocentes, ricana Candy. Alors, nous allons à ce café ? J'aimerais bien faire la connaissance de Marjo. Nous allons prendre ma voiture et passer chez moi, vous m'attendrez dans la voiture.

– Pourquoi ?

– Monsieur Dumont m'oblige à travailler en robe, plutôt sévère. Ce n'est pas le genre de vêtement qui convient pour me rendre dans un café fréquenté par les jeunes, vous ne croyez pas ?

– La plupart sont en jeans et en chandail.

– C'est bien ce que je pensais. Allons-y tout de suite. Le temps passe rapidement et mon patron n'aime pas trop les heures supplémentaires. Allons rencontrer ces deux

petites innocentes.

*

En entrant dans les bureaux de l'escouade des homicides de la police de la communauté urbaine, le Manchot ne put s'empêcher de remarquer le changement d'atmosphère qui y régnait.

Les détectives causaient entre eux. De temps à autre, on entendait un rire. Du temps où Dumont faisait partie de cette escouade, c'était un bureau où l'on pouvait entendre voler une mouche. Il eut immédiatement réponse aux questions qu'il se posait intérieurement quand il apprit que l'inspecteur Bernier était présentement en vacances pour trois semaines et que c'est Jolicœur qui dirigeait l'escouade. Jolicœur était sévère, soit, mais c'était loin d'être un tyran comme Bernier, qui dirigeait ses hommes à la baguette et qui appliquait la discipline sévère qu'il avait connue lors de son séjour dans

l'armée.

Les détectives, qui virent entrer le Manchot, s'empressèrent de lui serrer la main, de s'informer de sa santé, chose qu'ils n'auraient jamais pu faire en présence de leur chef immédiat.

– Le sergent-détective Jolicœur est là ?

– Il est très occupé. Non seulement il dirige temporairement l'escouade mais il enquête personnellement sur la mort du millionnaire Rodin.

– Je sais, je m'intéresse à l'affaire. Je voudrais lui parler tout de suite.

– Il interroge présentement un témoin important et...

– Je sais, Yvon Cormier, c'est un client de notre agence.

– Oh !

– J'aimerais bien assister à l'interrogatoire. Tout ce que je désire, c'est faire éclater la vérité. J'aurais pu téléphoner à l'avocat de l'agence qui m'aurait accompagné et qui aurait conseillé à

Cormier de se taire...

Le détective qui avait donné les renseignements au Manchot décida de communiquer avec son supérieur intérimaire. Il tendit le récepteur à Dumont.

– Il veut vous parler.

Le détective prit l'appareil.

– Allô ?

– Dumont, Jolicœur à l'appareil. Attendez-moi, je n'en ai pas pour longtemps. Je termine avec Cormier. Il ne veut rien dire, il raconte une histoire abracadabrante, il continue à jouer à la victime sur qui le mauvais sort s'acharne mais les preuves, cette fois-ci, sont irréfutables. Il a bel et bien assassiné Rodin.

– Il a avoué ?

– Non. Mais le revolver que l'on a trouvé sur lui est l'arme du crime, un 38 qui a servi à tuer Rodin.

VI

Coup de théâtre

Jolicœur fit entrer le Manchot dans son bureau.

– Si vous croyez Cormier innocent, vous faites erreur. Je suis surpris que vous enquêtiez sur cette affaire. Votre agence serait-elle si mal en point que vous partiez en chasse pour trouver un client sitôt qu'un homme riche a été tué ?

– Je vous en prie, Jolicœur, ne faites pas votre petit Bernier.

Et il expliqua que c'était pour aider madame Cormier qu'il avait accepté de tenter de faire la lumière sur le fameux accident.

– Je ne dis pas que Cormier est innocent. Je veux découvrir la vérité et faire entendre raison à cette jeune femme enceinte. Alors, que raconte

Cormier ? Il ne peut quand même pas nier qu'il s'est évadé ?

– Il ne nie pas. Mais il a reçu de l'aide de l'extérieur. Il ignore qui sont les hommes qui lui ont permis de fuir d'Orsainville. Il les a suivis en aveugle. On l'a drogué et il s'est éveillé dans une maison de chambres avec le revolver en poche. Une histoire cousue de fil blanc. Un homme se fie-t-il aux promesses d'inconnus ? Allons donc, il savait fort bien ce qui allait se passer. Selon moi, Cormier a préparé son évasion de longue date. Un ami l'a aidé, un homme qui l'a conduit en voiture à Montréal. Il s'est rendu au bureau de Rodin, a guetté celui-ci et quand ce dernier est sorti de son bureau, il l'a suivi au garage. Il a peut-être tenté d'avoir une explication avec lui ou encore il a dû chercher à lui soutirer de l'argent. Rodin a refusé, Cormier a perdu la tête puis l'a abattu. Ensuite, il s'est rendu dans une maison de chambres pour s'y cacher et il s'est bourré de drogues. Voilà ce que je crois.

Le Manhot s'écria :

– Pour commettre un tel meurtre, il faut un

mobile !

Jolicœur avoua :

– J’ai étudié l’affaire de l’accident. Il est possible que Cormier ait dit la vérité. Il a peut-être fait un marché avec Rodin. Il se laisse condamner et ce dernier lui promet de le récompenser. Selon l’avocat de Rodin, Cormier avait accepté de plaider coupable. À la dernière minute, il a changé son fusil d’épaule et a tenté de discréditer le témoignage de Cathy Rodin. De là à comprendre que Rodin lui a retiré l’aide promise, il n’y a qu’un pas. Cormier nous a appris que sa femme est enceinte, qu’il vient à peine d’apprendre la nouvelle. Mettez-vous à sa place. Il a une chance unique de s’évader, il veut se venger de Rodin, il ne voit pas comment son épouse pourra s’en sortir, seule. Alors, il n’a qu’une idée en tête, faire payer l’homme qu’il considère responsable de tous ses malheurs.

Le Manchoth soupira :

– Si Cormier disait la vérité, nous serions dans un vrai roman-fleuve où la malchance s’acharne sur le héros.

– Oui, vous avez raison, Dumont, un roman. Mais la vérité est tout autre.

– Il y a quand même un doute. Donnez-moi la permission de causer avec le prisonnier. S’il sait que je veux l’aider, peut-être me fera-t-il des révélations ? Moi, je ne demande qu’à tirer cette affaire au clair.

– Bon, je vous accorde cette permission, Manchot, mais je vous connais. Ce qu’il vous dira, vous le garderez pour vous.

Robert Dumont voulut protester mais le sergent-détective ne lui en donna pas l’occasion.

– Le secret professionnel ! Voilà ce que vous direz lorsque je voudrai savoir ce que Cormier vous a révélé. Eh bien non, Manchot. Je vais vous laisser seul avec lui, mais il y a des micros dans la pièce. Maintenant, vous pouvez refuser, communiquer avec votre avocat et alors lui, pas vous, lui seul pourra lui parler.

– J’accepte immédiatement votre proposition, sergent. Si seulement l’inspecteur Bernier était aussi franc que vous, ce serait un plaisir de

collaborer avec les autorités officielles.

*

Jacques Foisy s'était rendu compte que Candy possédait un corps unique, mais quand il la vit paraître dans son chandail qui la moulait, qui lui collait au corps comme une seconde peau, il comprit pour quelles raisons le Manchot préférait la voir travailler vêtue d'une robe assez ample.

Le journaliste constata également que la jolie blonde ne portait pas de soutien-gorge.

– Cessez de me regarder, fit Candy en fermant la porte. Je sais que vous vous posez une question. Non, on ne m'a pas remonté le buste, je n'ai subi aucune opération. J'ai toujours eu une poitrine très développée et j'ai compris que, sans culture physique adéquate, j'aurais l'air d'une mémère. Maintenant, cessez de me reluquer avec des yeux de merlan frit.

Et elle mit brusquement sa voiture en marche.

Bientôt, ils arrivèrent à la rue Prince-Arthur, là

où se trouvait le café fréquenté régulièrement par Cathy et Marjolaine. En après-midi, les clients étaient beaucoup moins nombreux que le soir ou aux heures de repas. En entrant, Foisy se dirigea immédiatement vers un petit groupe de jeunes, installés à une grande table et qui discutaient tout en buvant du café.

– Une seconde, murmura Candy. Ne me présentez pas sous mon vrai nom...

– Ne craignez rien, j’y avais pensé. Ils étaient arrivés à la table.

– Salut Jacques !

– T’es pas au travail ? fit un autre.

– Si, tout d’abord je vous présente Gigi. Elle est étudiante en journalisme et elle fait un stage chez nous. Je dois l’entraîner.

Un des garçons s’écria :

– Torrieu ! J’haïrais pas ça entraîner une fille comme elle !

Candy le regarda longuement.

– Je sais pas si moi j’aimerais ça. Parlez-moi

pas des jeunes blancs-becs qui n'ont pas d'expérience.

Tous éclatèrent de rire. Jacques fit les présentations. Il y avait quatre garçons et deux filles.

– Tout d'abord, Hélène et Marjolaine.

Immédiatement, les yeux de Candy se posèrent sur la jolie blonde. Grande, mince, assez bien tournée, Marjolaine portait les cheveux longs. Elle était coiffée d'une queue de cheval qui la faisait paraître encore plus jeune. Candy prit immédiatement place à ses côtés.

– Tu n'as jamais habité Québec, toi ? demanda-t-elle à Marjolaine.

– Non, pourquoi ?

– J'ai connu une fille qui te ressemblait. Nous étions aux études ensemble... aux études, c'est une façon de parler, on se couvrait l'une l'autre quand il s'agissait de manquer des cours. Moi, des cours tous les soirs, je détestais ça et ça plaisait pas à mes chums.

Candy sortit son paquet de cigarettes et en

offrit à tout le monde.

– T’as appris la nouvelle ? demanda un des garçons à Foisy.

– Tu veux parler de monsieur Rodin ?

– Oui.

– C’est justement parce que j’enquête là-dessus pour le journal que je suis venu ici. Avec une petite chance, j’aurais pu y rencontrer Cathy.

– Elle était ici quand elle a appris la nouvelle. Elle a fait une crise épouvantable. Elle était enragée, elle pleurait, criait, dit Marjolaine, j’ai voulu partir avec elle mais elle n’a jamais accepté.

Candy aussitôt lança :

– Vous savez qu’on a déjà arrêté l’assassin ?

Foisy lui lança un regard, n’approuvant pas qu’elle divulgue si vite les faits. Mais la détective n’avait pas de temps à perdre. Elle voulait forcer Marjolaine à avouer ce qu’elle savait.

Tous poussèrent des exclamations de surprise.

– C’est bien la première fois que la police agit

avec autant de célérité, dit Hélène.

– Qui est le coupable ? demanda celui qui semblait le plus vieux des garçons.

– Un dénommé Cormier, répondit Candy.

Marjolaine, assise à ses côtés, sursauta :

– Yvon Cormier ?

– Tu le connais ? demanda Candy en se tournant vers la blonde.

Aussitôt, Foisy décida de poursuivre dans la même veine que Candy.

– Mais oui, elle le connaît. C'est le type qui a été condamné à la prison.

– Je me souviens maintenant, fit Candy. La fille de monsieur Rodin était dans une voiture qui a heurté une femme. C'est bien ça, n'est-ce pas ?

Marjolaine décida enfin de parler. Elle s'adressa au journaliste :

– Qui t'a dit que c'était lui, l'assassin ? Candy ne donna pas la possibilité à Foisy de répondre :

– La police l'a arrêté dans une maison de chambres et on a retrouvé le revolver sur lui. Il

s'était sauvé de la prison d'Orsainville.

– Je l'ignorais.

Un des garçons s'écria alors :

– Tu étais avec Cathy le jour de l'accident, toi, Marjolaine.

Aussitôt, Candy sortit un calepin de sa poche.

– Oh, racontez-moi. Je vais faire une entrevue.

– Tout a été dit sur cette affaire, murmura Marjolaine, je préfère ne pas en parler.

– Tu crois ce garçon capable d'avoir tué monsieur Rodin ?

Elle jeta un coup d'œil à Candy :

– Est-ce que je sais, moi ? fit-elle avec un haussement d'épaules. Je veux oublier cette affaire. Elle m'a déjà causé suffisamment d'ennuis.

Mais Candy insista :

– Tu peux pas me laisser tomber. J'ai la chance d'avoir une entrevue exclusive avec une fille qui connaît l'assassin de Rodin. N'est-ce pas, Jacques, que les patrons aimeraient un tel

reportage ?

– Sûrement.

Et se penchant vers la jeune fille, Candy ajouta :

– Je comprends ton attitude, le père de ton amie a été tué. Tous tes amis connaissent ton histoire, mais pas moi. Viens, allons nous asseoir plus loin, seules toutes les deux. Je te jure que je te montrerai le reportage avant de le publier. Et puis, j'ai un compte de dépenses. On peut se payer une couple de verres.

Jacques saisit aussitôt la perche que Candy venait de tendre.

– Donne-lui un coup de main, Marjolaine. Gigi est une bonne camarade, une fille dans le vent, comme toi.

Marjolaine se leva, passa près du comptoir et demanda au garçon de lui apporter un John Collins. Candy la suivit et les deux filles allèrent s'installer à une autre table.

– Tu sais, ça ne fait que trois jours que je suis à Montréal, dit Candy. Heureusement qu'on me

fait travailler avec Jacques Foisy. Il est de mon âge. Mais j'aimerais me désennuyer, j'adore danser, prendre un verre... et je ne déteste pas les petites aventures. J'suis contente de t'avoir rencontrée, j'ai l'impression qu'on peut devenir des amies.

Mais Marjolaine semblait réticente. Elle fixait son verre, évitant de regarder Candy.

– Je me souviens des articles de journaux concernant ce fameux accident. L'histoire du viol, j'y crois de moins en moins. T'es pas le genre de fille à repousser les avances d'un beau gars... ou bien je t'ai très mal jugée.

– Tu sauras que je ne sors jamais avec le premier venu et surtout pas avec un inconnu qu'on avait ramassé sur la route. Les journalistes ont exagéré quand ils ont parlé de viol. Cormier et moi, on a été assis ensemble à l'arrière. On a fait un peu de « necking », pas plus. Mais j'aurais jamais cru que ce type aurait été capable de tuer.

– En prison, il a dû perdre la boule. Il a toujours dit qu'il était innocent et il aura décidé de se venger de l'homme qui l'a fait condamner.

– J’aurais jamais pensé que ça tournerait comme ça.

Elle vida son verre d’un trait et demanda :

– Je peux en commander un autre ?

– Pourquoi pas ?

Le garçon vint les servir,

– C’était un simple accident. Cormier n’a jamais voulu se sauver. Il n’était pas certain de lui. Il filait trop vite, il y avait des courbes, mais il a ralenti presque aussitôt, il s’est arrêté plus loin et il a décidé de faire marche arrière.

– Il a décidé ça de lui-même ?

– Cathy et moi, on lui a demandé de le faire. Il a obéi, mais là, une bande de fous lui est tombée dessus.

Elle se passa la main sur le front comme si elle voulait chasser ce drame de sa mémoire.

– Je ne veux plus en parler. C’est fini, tout ça.

– Peut-être pas. Si Cormier est accusé de meurtre, vous serez peut-être rappelées en cour, Cathy et toi.

Elle perdit patience :

– Mais je n’ai rien à voir avec la mort de monsieur Rodin, moi. Ce n’est quand même pas ma faute si ce peintre manqué a perdu la tête.

– Si Cormier n’avait pas été condamné à la prison, tout ça ne serait pas arrivé et monsieur Rodin serait toujours vivant, tu ne crois pas ? Si je me souviens bien, c’est ton témoignage et celui de Cathy qui ont été les plus incriminants.

Brusquement, Marjolaine se leva.

– Laisse-moi tranquille, je ne veux plus dire un mot, plus un seul. Il faut que je retrouve Cathy, il faut que je lui parle. Elle ignore probablement que Cormier a été arrêté.

– Si j’allais avec toi ? demanda Candy.

– Pourquoi ?

– Je suis journaliste, ça ouvre bien des portes. On pourrait obtenir des renseignements à la police. Et puis, j’aimerais causer avec Cathy Rodin.

– C’est pas le temps, elle est dans tous ses états.

– Et quand elle apprendra que Cormier a tué son père, elle se sentira responsable, comme toi. Marjolaine se pencha sur Candy :

– Écoute-moi bien, toi, la journaliste. Je ne t’ai jamais dit que je me sentais responsable. Si tu veux qu’on devienne de bonnes amies, ne va pas écrire des saletés dans ton papier. Tu as un peu trop d’imagination.

Elle voulut s’éloigner. Candy la saisit par le poignet :

– Attends ! :

– Qu’est-ce que tu me veux, encore ?

– Je vais te faire une confidence. Allons, viens t’asseoir, c’est très important.

Marjolaine hésita, mais lorsque Candy décida de lui commander un troisième verre, elle accepta.

Candy avait entendu le nom de l’avocat Roland Duvoisier, qui avait défendu Yvon Cormier, lors du procès. Selon Solanges, Duvoisier avait été acheté par Rodin pour que le scandale soit évité. Même si Candy ignorait tout

de cet avocat, elle décida de risquer le tout pour le tout.

– J’en sais plus long que tu penses. J’ai été la maîtresse de Roland Duvoisier.

Marjolaine la regarda, comme si Candy venait de dire une monstruosité.

– Quoi ? Toi ?... Tu me surprends. Tu t’intéresses aux hommes dans la cinquantaine ?

– Quand ils sont généreux comme Roland, ça me plaît.

– Où l’as-tu rencontré ?

– À Québec. Il était venu plaider et moi je m’étais rendue en cour pour prendre des notes sur le procès, ça faisait partie de mes études. Le procès Cormier venait à peine de se terminer. Un soir, au motel, Roland avait trop bu. Quand il boit trop, il parle beaucoup. C’est tout à fait par hasard qu’on en était venu à parler de monsieur Rodin. Je trouvais Roland chanceux d’être l’ami d’un millionnaire. C’est alors qu’il m’a dit « Je ne suis pas son ami. Je travaille pour lui, c’est tout. Je déteste les hommes qui se servent de leur

argent pour acheter la justice. » Moi, je voulais des détails. Roland n'a pas dit grand-chose, mais suffisamment pour que je m'en souviene aujourd'hui. « Dans l'affaire Cormier, si Rodin n'avait pas payé, c'est sa fille qui se serait retrouvée au cachot. » Je me souviens de ces paroles comme s'il les avait prononcées hier. Elles me sont revenues à la mémoire dès que j'ai entendu le nom de Cormier.

Marjolaine était devenue d'une pâleur cadavérique. Juste à ce moment, Jacques Foisy et ses camarades passèrent devant leur table.

– Je pars avec mes amis, Gigi, mais je ne te laisse pas tomber, je saurai te rejoindre. T'inquiète pas.

Il était clair que le journaliste avait entraîné ses amis pour donner la chance à Candy de poursuivre son enquête.

Marjolaine ne leva même pas les yeux pour saluer ses camarades.

– J'ai pas l'intention de raconter cette histoire-là. Et puis, Roland avait bu passablement. Mais

toi, tu sais s'il a dit la vérité, poursuivit Candy.

La grande blonde, qui avait beaucoup trop bu, n'en pouvait plus. Elle se mit à pleurer.

– Qu'est-ce que tu as ? Allons, calme-toi, Marjolaine. Tu veux qu'on sorte ? J'ai ma voiture. On peut faire un tour. Allons, viens, l'air ça va te faire du bien.

Et la jeune fille se laissa entraîner par Candy. Une fois les deux femmes assises dans l'automobile, l'assistante du Manchot ne démarra pas immédiatement.

– Alors, Roland a bien dit la vérité ? Soudain, Marjolaine sécha ses larmes du revers de la main puis, rudement, elle demanda :

– Pour qui tu me prends ? Une folle ? Je crois pas du tout que tu aies été la maîtresse de Duvoisier. C'est Jacques qui t'a mis au courant...

Candy ne savait que répondre.

– La grande gueule ! Cathy lui confie des choses et il répète tout. Je lui avais dit de se la fermer ! C'est lui, n'est-ce pas, qui t'a dit ça ? Cathy ne pouvait garder ce secret pour elle.

Fallait qu'elle le dise à quelqu'un. Jacques était supposé garder ça pour lui. Quand elle va apprendre qu'il a parlé, jamais elle ne voudra l'épouser.

Candy n'en croyait pas ses oreilles. En quelques secondes, elle venait d'apprendre une foule de faits. Jacques Foisy lui avait caché une bonne partie de la vérité. Il était l'amant de Cathy Rodin.

Candy avoua :

– Oui, tu as deviné juste. Je sais que c'est elle qui était au volant !

– Jure-moi que tu n'en parleras pas. Jure-le moi, Gigi. Si on m'accuse de faux témoignage, on m'enverra en prison. Maman en mourrait, c'est sûr. Je ne pouvais pas dire la vérité. Monsieur Rodin s'occupe de maman depuis ce jour-là.

La femme détective devait joindre le Manchot au plus tôt pour lui apprendre l'innocence de Cormier !

« Quelle nouvelle ! La chance m'a souri pour

une fois, Robert sera fier de moi. »

Elle aurait voulu se retrouver seule afin de pouvoir téléphoner, mais Marjolaine ne voulait plus la quitter.

– Reste avec moi, Gigi. J'ai peur... j'ai, très peur. Qui a tué monsieur Rodin ? Pourquoi ? Ça ne doit pas être le jeune Cormier. Ce jeune hippie ne ferait pas de mal à une mouche. Alors, qui ? Et si les deux affaires se touchent, l'assassin a probablement peur que je dévoile tout... il cherchera à me faire taire.

Et elle se mit à pleurer :

– Je ne sais plus quoi faire, je ne sais plus. Je t'en prie, aide-moi !

*

Le jeune Cormier avait peine à se tenir debout. Il était encore sous l'effet de la drogue et l'interrogatoire d'une heure que les policiers lui avaient fait subir n'avait pas amélioré son état.

– Cormier, écoutez-moi. Je suis ici pour vous aider. Mon nom est Robert Dumont, je suis détective privé. C'est votre femme qui m'a engagé.

Il leva enfin les yeux.

– Solanges ?

– Oui, elle croit en votre innocence.

Mais il se mit à parler rapidement.

– Elle doit m'oublier, moi ma vie est finie. Je n'ai plus confiance en rien. Il ne faut plus qu'elle pense à moi.

– Elle vous aime !

Il cria :

– Et moi, je ne l'aime plus. Laissez-moi tranquille, je veux la paix ! La paix, vous entendez ? Je ne veux plus voir personne. Je ne veux plus voir Solanges. Vous voulez la vérité ? Eh bien oui, j'ai tué Rodin !

– Taisez-vous, vous ne savez pas ce que vous dites !

Un peu de bave coulait du coin de la bouche

du jeune prévenu. Il était en proie à une crise nerveuse, il hurlait.

– Je me suis sauvé de prison, je suis venu à Montréal et j’ai attendu Rodin près de son bureau... dans le terrain de stationnement... oui, c’est ça. Et je lui ai tiré une balle...

Le Manchot demanda calmement :

– Où avez-vous pris le revolver ?

Il n’hésita qu’une seconde :

– Dans la voiture qu’un ami avait cachée, non loin de la prison, c’est ça, il avait mis le revolver sous le siège. Vous êtes satisfait, maintenant ? J’avoue tout... tout... Je veux mourir ! Je veux en finir... je...

Il porta la main à sa gorge. Il étouffait. Le Manchot cria :

– Jolicœur, envoyez un médecin, rapidement, il se sent mal.

Quelques secondes plus tard, la porte du bureau s’ouvrit. Un médecin se précipita vers Cormier, que le Manchot soutenait.

– Laissez-le, je m’occupe de lui.

Jolicœur était entré à la suite du médecin. Il mit la main sur l’épaule du Manchot.

– Félicitations, Dumont, c’est du bon travail. Nous avons enregistré sa confession. Jamais une affaire n’aura été aussi rapidement classée.

VII

Un avocat véreux

– Je te conduis chez toi ? demanda Candy. Je resterai avec toi, ne t'en fais pas.

Marjolaine donna son adresse.

Une fois arrivée devant la maison où habitait la jeune fille, Candy lui proposa :

– Entre, je vais appeler au journal pour que Jacques ne me cherche pas inutilement. Je te rejoins.

Marjolaine descendit de voiture. Aussitôt, Candy téléphona au bureau où Corinne lui apprit que son fils se trouvait au bureau central de la police de la communauté urbaine.

– Je vais tenter de le joindre.

Elle demanda le bureau du sergent-détective Jolicœur. Mais ce fut un autre policier qui prit

l'appel.

– Le sergent n'est pas à son bureau présentement. Il y a un message ?

– Pouvez-vous me dire si monsieur Robert Dumont est avec lui ?

– Le Manchot, oui, il est ici.

– Candy Varin, au téléphone. Il faut que je lui parle, tout de suite, c'est important.

– Je vais voir.

Enfin, elle reconnut la voix de son patron. Aussitôt, elle lança :

– Il y a du nouveau, beaucoup de nouveau. Cormier a toujours dit la vérité. Marjolaine, la fille qui était dans la voiture, vient de me l'avouer.

– Quoi ?

– Elle s'est parjurée en cour. Monsieur Rodin l'a payée pour ça, c'est-à-dire qu'il s'occupait de la mère de Marjolaine, qui semble en mauvaise santé. Elle m'a tout dit.

– Mais comment as-tu pu lui arracher la

vérité ?

– Un hasard, je vous raconterai. Et je suis loin d'avoir terminé mon enquête. Maintenant, il me reste à découvrir qui a tué Rodin.

– Ne cherche plus !

– Comment ça ?

– Yvon Cormier a avoué !

– Quoi ?

– Il m'a tout raconté et ses aveux ont été enregistrés par la police.

– Mais c'est impossible. Ce matin, je n'étais pas certaine du tout que madame Cormier nous disait la vérité, mais maintenant, je suis persuadée qu'il est innocent. Il ne peut avoir avoué.

– Il l'a fait, mais continue ton enquête, Candy. Je retourne au bureau. Je m'occupe de madame Cormier, je vais la rassurer. Tu pourras me rejoindre là.

– Alors, si vous m'ordonnez de continuer l'enquête, c'est que vous croyez que...

– Cormier n’avait pas toute sa tête à lui. Il était épuisé, il n’en pouvait plus. Il veut mourir. C’est pour ça qu’il a décidé d’avouer. C’est une façon d’abdiquer devant ses malchances, de refuser de lutter. Rappelle-moi au bureau, dans quinze minutes.

Candy raccrocha. Elle descendit de voiture et s’engouffra dans l’immeuble à appartements où demeurait Marjolaine.

La jeune fille avait-dit habiter l’appartement numéro 15. Candy sonna et une voix de femme demanda :

– Oui, qu’est-ce que c’est ?

– Marjolaine m’attend. Je suis Gigi.

– Qu’est-ce que vous racontez-là ?

– Je suis Gigi, l’amie de Jacques Foisy. Marjolaine était avec moi, il y a deux secondes.

– Vous vous trompez, il n’y a pas de Marjolaine ici.

Et la communication fut coupée. La mère de la jeune fille avait dû recevoir des ordres précis pour répondre de cette façon.

« Je n'aurais jamais dû la laisser. Elle doit être en train de communiquer avec Cathy et même avec son avocat, maître Duvoisier. »

Juste à ce moment, un homme sortit de l'immeuble à appartements et Candy en profita pour se glisser dans le corridor. L'appartement numéro 15 était situé au second étage. Elle s'y rendit rapidement et frappa à la porte.

Lorsqu'elle s'ouvrit, Candy aperçut une femme âgée d'une soixantaine d'années.

– Je sais que vous êtes la mère de Marjolaine, je vous en prie, laissez-moi entrer.

– C'est vous qui avez sonné tantôt. Vous vous trompez d'appartement, mademoiselle, il n'y a pas de Marjolaine ici. J'habite avec mon mari, mon nom est Legault. Elle vous a sûrement donné la mauvaise adresse.

Candy s'excusa :

– Vous ne connaissez pas Marjolaine, une jeune fille, grande, blonde, jolie, elle porte une queue de cheval, sa mère habite avec elle ?

– Oui, je crois savoir qui c'est. Mais j'ignore

son nom et je ne sais pas à quel appartement elle habite. Vous savez, il y a près de cinquante locataires ici. Vérifiez sur le tableau en bas, les noms sont inscrits.

Mais voilà, Candy ignorait le nom de famille de Marjolaine. Pourquoi la jeune fille avait-elle donné un faux numéro d'appartement ?

« Je suis certaine qu'elle a voulu communiquer avec Cathy. Elle reviendra me chercher dans la voiture. »

Candy s'excusa à nouveau. Elle sortit de la bâtisse et retourna à son automobile. Soudain, elle songea au jeune journaliste, Jacques Foisy.

« Il connaît sûrement le nom véritable de Marjolaine. »

Elle appela au journal, mais Jacques Foisy était absent et on ne savait pas du tout quand il entrerait.

– Il est possible que ce ne soit pas avant neuf ou dix heures, ce soir, mademoiselle. Y a-t-il un message ?

– Je vous rappellerai.

Candy raccrocha. Aussitôt, elle demanda à l'assistance-annuaire le numéro de téléphone de maître Roland Duvoisier. Mais lorsqu'elle voulut parler à l'avocat, on lui répondit qu'il était avec des clients.

– Laissez votre numéro, madame, maître Duvoisier vous rappellera d'ici six heures.

– J'essaierai de le joindre plus tard, je vous remercie. Oh, un instant, mademoiselle. Pouvez-vous me donner l'adresse de votre bureau ? Je dois faire parvenir un chèque à maître Duvoisier, l'adresse exacte, s'il vous plaît.

L'avocat occupait un bureau au second étage d'un gros édifice de la rue Dorchester, non loin de la rue Bleury.

« Je risque le tout pour le tout. Je me rends à son bureau et je le forcerai bien à me dire toute la vérité. »

Candy regarda sa montre. Le Manchot ne devait pas être de retour à son bureau.

« Je lui téléphonerai une fois arrivée au centre-ville. »

C'était l'heure de pointe de la circulation et, au centre-ville, les voitures se suivaient à la queue leu leu. Lorsque Candy put enfin se trouver un endroit pour stationner, il était plus de cinq heures. Elle téléphona immédiatement à l'agence et c'est le Manchot lui-même qui répondit.

– J'attendais de tes nouvelles avant de partir. Je dois aller à l'Institut de réhabilitation, pour prendre ma nouvelle prothèse. Je déteste travailler avec celle-ci.

Au cours de sa dernière aventure, le Manchot avait reçu une balle qui avait brisé cette prothèse perfectionnée dont il se servait. Il en avait aussitôt commandé une autre.

Candy le mit au courant des derniers événements.,

– J'ignore pour quelles raisons Marjolaine, à la dernière minute, m'a donné un faux numéro d'appartement. Je crains qu'elle communique avec Cathy et peut-être avec maître Duvoisier. Comme il est probablement impossible de rencontrer Cathy Rodin, présentement, j'ai pensé

aller voir maître Duvoisier, je suis à deux pas de son bureau et je sais qu'il sera là jusqu'à six heures.

– Attends-moi dans l'entrée.

– Mais...

– Candy, fais exactement ce que je te dis. Si tu es seule avec Duvoisier, il pourra te dire n'importe quoi, tu n'auras aucune preuve. Nous avons plus de chances de le coincer en étant deux.

– Bon, je serai dans l'entrée.

Elle raccrocha. Elle avait un peu de temps devant elle. Avec le flot continu de la circulation, le Manchot ne serait pas là avant une quinzaine de minutes. Elle décida de rappeler au journal.

– Monsieur Jacques Foisy, s'il vous plaît.

– Un instant, mademoiselle, il vient tout juste d'entrer.

Quelques secondes plus tard, elle avait le jeune journaliste au bout du fil.

– Candy Varin à l'appareil.

– Alors, Candy, vous avez du nouveau ? Je suis en train de taper mon article sur l’assassinat de monsieur Rodin et...

– Cormier est innocent !

– Quoi ?

– Marjolaine a fait des aveux. Vous-même, Jacques, vous saviez que Cormier n’était pas au volant de la voiture lors du fameux accident.

Le jeune journaliste demeura un long moment sans pouvoir dire une parole.

– De plus, vous m’aviez caché votre intention d’épouser Cathy Rodin.

– Oh ça, vous savez, les amis sont toujours prêts à marier tout le monde. Vous croyez que Rodin aurait accepté comme gendre un petit journaliste comme moi ?

– Pourquoi ne pas m’avoir dit toute la vérité ?

Il avoua :

– Je voulais me servir de vous. Je voulais faire éclater l’innocence de Cormier. D’un autre côté, j’aime Cathy ; mais je ne veux pas voir un

innocent derrière les barreaux. Si Cathy avait appris qu'à cause de moi... vous comprenez, elle ne me l'aurait jamais pardonné. Alors, j'ai décidé de travailler avec vous, de vous aider sans que vous vous en aperceviez. Je savais que Marjolaine finirait par dire la vérité. Elle n'en pouvait plus de garder ce secret.

– Vous avez l'intention de tout dire dans le journal ?

– Non. D'ailleurs, je ne parlerai pas de l'accident qui a envoyé Cormier derrière les barreaux. Mon intention est de raconter l'assassinat de monsieur Rodin et de mentionner le fait que les policiers semblent être sur la piste de l'assassin. Je ne parlerai même pas de l'arrestation de Cormier. Vous voulez la vérité ? Je le crois innocent. Qu'est-ce que ça lui aurait donné de s'enfuir de prison pour assassiner Rodin ? Bien au contraire, il avait tout intérêt à le laisser vivre. Rodin était un homme qui avait extrêmement peur du scandale. Je me demande même si quelqu'un n'a pas tendu un piège à Cormier.

Candy trouvait la conversation fort intéressante. Ce journaliste était loin d'être idiot. Il aurait pu faire un excellent détective.

– Une personne, qui a tout intérêt à voir mourir Rodin, aide Cormier à s'enfuir. On le conduit en voiture à Montréal et là, on le drogue, on le dépose dans une chambre avec, dans sa poche, le revolver qui a servi à tuer Rodin. Que la police cherche à retrouver la voiture qui attendait Cormier à sa sortie de prison et, alors, ils tiendront l'assassin.

La jolie blonde surveillait les environs, guettant l'arrivée du Manchot.

– Puisque vous êtes un ami de Cathy, puisque vous connaissez bien les Rodin, vous devez soupçonner quelqu'un ?

– Un homme d'affaires comme monsieur Rodin a plusieurs ennemis. Il faudrait questionner ses employés, son avocat, maître Duvoisier. C'est un homme retors, vous savez. Il doit en savoir long.

– Monsieur Dumont s'en occupe. Maintenant,

vous allez m'excuser, mais...

– Un instant, mademoiselle Candy. Que faites-vous ce soir ? On pourrait se rencontrer, apprendre à mieux se connaître.

– Occupez-vous donc de Cathy, puisque vous dites l'aimer.

Et elle raccrocha. Elle venait de voir la voiture de Robert Dumont passer très lentement devant l'édifice. Le détective se dirigea vers le terrain de stationnement. Candy descendit de voiture et alla le retrouver. En voyant sa blonde acolyte, le Manchot ne put s'empêcher de remarquer :

– Tu peux respirer avec un tel chandail ? Une chose est certaine, tu ne passes sûrement pas inaperçue.

– Je vous en prie, Robert. J'ai mis ce pantalon et ce chandail pour mieux me mêler au groupe des jeunes amis de Cathy Rodin.

– L'avocat est toujours à son bureau ?

– Oui, il y a de la lumière au deuxième étage. On peut voir son nom sur la vitre. Il est toujours là.

Ils allaient entrer dans l'édifice. Candy cependant retint son patron par le bras.

– Attendez, je viens d'avoir une conversation fort intéressante avec le journaliste dont je vous ai parlé lorsque je vous ai fait mon rapport. Pas bête ce garçon. Il croit qu'on a tendu un piège à Yvon Cormier.

Et elle répéta au Manchot ce que Foisy lui avait dit.

– Oui, c'est fort possible.

– Ce n'est pas tout. Il m'a laissé entendre que Duvoisier n'était pas un avocat des plus honnêtes.

– Je m'en doute, surtout depuis que je sais ce qui s'est passé lors du procès de Cormier.

Ils montèrent au bureau de Duvoisier. Ce fut un homme d'une cinquantaine d'années qui vint leur ouvrir. Sa secrétaire était partie. Duvoisier était un petit homme chauve. Il portait des lunettes à verres très épais. Il avait une voix claire, un ton sec qui n'admettait pas de répliques, qui glaçait même l'interlocuteur.

– Le bureau est fermé. Que désirez-vous ?

– Nous avons à vous parler, maître Duvoisier.
Le Manchot le poussa légèrement pour entrer dans le bureau.

– Dites donc, où vous croyez-vous ? Je vous ai dit que mon bureau était fermé. J'allais justement partir.

– J'ai quelques questions à vous poser au sujet de la mort de votre client, monsieur Edmond Rodin.

– Vous êtes de la police ? demanda sèchement l'avocat.

– Non.

– Alors, je n'ai rien à vous dire. Je vous prie de sortir immédiatement tous les deux, sinon j'appelle les autorités.

Le Manchot s'assit juste en face du vaste bureau de l'avocat.

– Allez-y, cher maître. Nous ne demandons pas mieux. Les policiers seront très heureux d'entendre vos explications.

Depuis quelques secondes, il examinait attentivement le Manchot, ne prêtant guère

attention à la belle Candy.

– Attendez, je vous reconnais, vous êtes Robert Dumont, le détective privé. C'est bien ça ?

– Et voici ma collaboratrice, Candine Varin.

Il daigna enfin jeter un coup d'œil à Candy.

– Je suis surpris que vous vous entouriez d'un personnel... enfin, je me comprends.

Candy répliqua aussitôt :

– Vous changerez peut-être d'avis quand vous apprendrez que j'ai eu une conversation fort intéressante avec Marjolaine, l'amie de Cathy Rodin.

L'avocat, lentement, passa derrière son bureau et s'assit sur sa chaise pivotante. Il ouvrit un tiroir et sortit un paquet de cigarettes.

– Vous fumez ?

– Non, merci, répondit le Manchot.

Candy était restée debout. Elle s'approcha du petit homme. Elle le sentait nerveux. Elle ne voulait pas lui donner la possibilité de se

ressaisir. Le Manchot avait toujours dit à ses acolytes :

« Quand vous désirez faire parler quelqu'un, il faut le dominer, c'est un truc fort simple. Vous faites asseoir la personne, mais vous restez debout, devant lui, vous l'écrasez le plus possible par votre présence. ».

C'est exactement la méthode qu'employait la femme détective.

– Moi non plus, je ne fume pas, maître. Marjolaine a été fort bouleversée par la mort de monsieur Rodin. Non seulement nous avons parlé de la victime, mais il a également été question de vous.

– De moi ?

– Parfaitement et du rôle infâme que vous avez joué lors du procès d'Yvon Cormier.

L'avocat voulut se lever mais Candy s'était approchée rapidement du fauteuil. Elle lui mit une main sur l'épaule et le força à demeurer assis. Le Manchot observait la scène sans dire un mot.

– Je vous prie de surveiller vos paroles,

mademoiselle. Et d'ailleurs, je n'ai pas à écouter vos divagations.

Candy ricana :

– Vous avez peur de la vérité ?

– Laissez-moi rire. Vous posez quelques questions à une fille malade, qui passe son temps à se droguer, qui ne sait même pas ce qu'elle dit et vous allez la croire ?

– Oh, mais elle n'est pas la seule à avoir parlé. Vous connaissez le jeune journaliste, Jacques Foisy ?

L'avocat enleva ses lunettes et les essuya nerveusement.

– Oui, je le connais. Cet homme fera tout pour nous nuire. Monsieur Rodin lui a défendu de voir sa fille.

– Eh bien, Cathy lui a tout raconté au sujet du procès d'Yvon Cormier et sa version est exactement la même que celle de Marjolaine.

Cette fois, Duvoisier s'adressa au Manchot :

– Mais enfin, allez-vous me dire où cette fille

veut en venir ?

Calmement, le détective répondit :

– Elle vous accuse simplement d’être un avocat malhonnête, véreux, d’avoir proposé un marché à un client que vous saviez innocent. Vous l’avez laissé condamner afin de sauver la réputation de votre ami Rodin. Combien vous a-t-il payé pour ça ?

Très pâle, l’avocat ne répondit pas. La rage le rendait hideux.

– Vous allez payer cher les accusations que vous venez de porter, Manchot. Je ne vous permettrai pas d’insulter un honnête citoyen.

De nouveau, il plongea la main dans son tiroir, mais cette fois, lorsqu’il la sortit, il tenait à la main un petit revolver automatique.

– Maintenant, vous allez sortir d’ici tous les deux. Je suis chez moi, je suis dans mon droit. Je pourrais vous abattre et personne ne me blâmerait.

Il se leva et voulut faire un pas vers le Manchot. Pendant trois ou quatre secondes, il

tourna le dos à Candy. Cette dernière ne perdit pas sa chance. Elle appliqua adroitement un coup de judo à l'arrière du cou du petit homme et l'avocat s'écrasa à plat ventre, le revolver sautant de sa main et allant tomber au loin.

La grassouillette blonde voulut se jeter sur lui.

– Non Candy, non, fit le Manchot en retenant son assistante. Tu n'aurais jamais dû le frapper.

L'avocat était assis sur le plancher. Il rajustait ses lunettes.

– Vous allez payer pour ça, Manchot. Je vous traînerai devant les tribunaux, je vous ferai perdre votre permis d'exploiter une agence.

Le détective gardait un calme étonnant :

– Au lieu de vous emporter, maître, dites-moi donc ce que vous faisiez, à l'heure du lunch. Vous n'aviez pas rendez-vous avec monsieur Rodin ? Vous ne l'auriez pas rencontré dans le garage de l'immeuble...

Le Manchot n'eut pas le temps de terminer sa phrase. Le petit bonhomme, tel un pantin muni d'un ressort, bondit sur ses pieds. Il courut

reprendre son arme.

– Sortez ! Sortez immédiatement tous les deux.

Dumont fit un signe à son assistante. Candy, en se déhanchant outrageusement, passa devant Duvoisier, lui jeta un regard de dédain et se rendit à la porte.

– Nous nous reverrons sûrement, Duvoisier.

– Pour ça, vous pouvez y compter. Mais c'est à la cour que l'on se retrouvera et vous faites mieux de vous munir d'une batterie d'avocats. Vous allez vous rendre compte que je ne laisse jamais tomber une cause.

Le Manchot suivit Candy et ils sortirent du bureau. Duvoisier, en vitesse, alla pousser le verrou, éteignit les fortes lumières du plafonnier et ne laissa allumée que la petite lampe qui se trouvait sur son bureau.

Il ouvrit le dernier tiroir de son bureau et sortit un magnétophone. Il appuya sur un bouton et la bande s'enroula marche arrière. Quelques instants plus tard, il entendait nettement la voix de

Candy :

« Non seulement nous avons parlé de la victime, mais il a également été question de vous. »

Puis, la voix de Duvoisier :

« De moi ? »

Et Candy reprenait :

« Parfaitement et du rôle infâme que vous avez joué lors du procès d'Yvon Cormier. »

Un peu plus loin, il entendit l'affirmation du Manchot.

« Elle vous accuse simplement d'être un avocat malhonnête, véreux, d'avoir proposé un marché à un client que vous saviez innocent. Vous l'avez laissé condamner afin de sauver la réputation de votre ami Rodin. Combien vous a-t-il payé pour ça ? »

Et, encore plus loin, la voix du Manchot demandait :

« Dites-moi donc ce que vous faisiez, à l'heure du lunch ? Vous n'aviez pas rendez-vous avec

monsieur Rodin ? Vous ne l'auriez pas rencontré dans le garage de l'immeuble...

Et deux secondes plus tard, c'était la fin de l'enregistrement.

« On ne montre jamais à un vieux singe à faire des grimaces. Robert Dumont aura à répondre des accusations qu'il a portées. Il va payer très cher pour les injures qu'il m'a lancées. On n'accuse pas impunément un honnête homme comme moi. »

VIII

La vérité éclate

– Qu'est-ce que je fais, maintenant ? demanda Candy.

Et avant même que le Manchot puisse répondre, elle demanda :

– Duvoisier est-il sérieux quand il dit qu'il vous traînera devant les tribunaux ?

Le Manchot haussa les épaules.

– Allons donc, que pourrait-il prouver ? Nous l'avons accusé sans preuves, tu l'as peut-être insulté...

– J'ai dit la vérité.

– De toute façon, il n'y avait aucun témoin et il sait bien que nous nierons tout. J'ai bien fait de t'accompagner, n'est-ce pas ?

Ils étaient rendus au terrain de stationnement où se trouvait la voiture du détective.

– Attends ici, une seconde. Il décrocha son appareil téléphonique et composa un numéro.

– Le sergent-détective Jolicœur, s’il vous plaît.

Le chef intérimaire de l’escouade des homicides se préparait à quitter son bureau.

– Ici Dumont. Il y a beaucoup de nouveau, Jolicœur, je me rends de ce pas à votre bureau, j’y serai dans quelques minutes.

Jolicœur s’écria :

– Vous savez l’heure qu’il est ? Je suis pas en service vingt-quatre heures par jour, moi. Si vous aviez appelé cinq minutes plus tard, vous ne m’auriez même pas joint. Depuis le matin, je ne me suis mis qu’un sandwich sous la dent.

– Vous devriez téléphoner à un restaurant et vous faire venir un repas. Vous allez être occupé une partie de la soirée.

– Dites donc, allez-vous me dicter ma ligne de conduite ?

– Non, mais si vous voulez connaître toute la vérité sur l'affaire Cormier et peut-être éclaircir la mort de Rodin...

– Bon, je vous attends, mais faites vite.

– Ce n'est pas tout, sergent. Convoquez à votre bureau, pour interrogatoire, le journaliste... (se tournant vers Candy, il demanda : Comment s'appelle-t-il ?

– Jacques Foisy du « Clairon ».)

– Jacques Foisy, du Clairon, Cathy Rodin et la fille Marjolaine, celle qui était avec Cathy le jour du fameux accident. Vous trouverez son nom de famille dans le dossier de l'affaire Cormier. Nous allons les interroger séparément, donc veillez à ce qu'ils ne se rencontrent pas.

Jolicœur bougonna :

– Je vous préviens, Manchot, je vais faire comme vous me le demandez, mais si je perds mon temps, vous me le paierez cher.

– Je ne suis pas inquiet.

Le Manchot raccrocha et se tourna vers Candy.

– Nous nous rejoignons au bureau de Jolicœur. Mais comme tu as entendu, il a trois témoins à convoquer, nous avons donc un peu de temps devant nous.

Candy proposa aussitôt :

– Si on en profitait pour aller prendre une bouchée ? J'ai une faim de loup, moi.

– Ce n'est pas du tout à ça que je pensais. Tu as amplement le temps de passer chez toi et de t'habiller convenablement. Je déteste qu'on te prenne pour une fille de rien.

La jolie blonde se retourna aussi rapidement qu'un militaire qui vient de recevoir un ordre et elle s'éloigna en disant d'une voix assez forte pour que son patron l'entende :

– Je serai au poste de police dans une heure environ.

Le rouge lui avait grimpé aux joues, lui donnant la couleur écarlate de la colère. Elle se glissa sur la banquette de sa voiture et fit claquer la porte avec tellement de force que les passants se retournèrent.

« Qu'est-ce qu'il veut comme employée ? Une religieuse avec une robe qui balaie les planchers ? »

Candy trouvait son patron injuste.

« Dans cette affaire, c'est moi qui ai fait le gros du travail ; il n'est jamais satisfait. Il pardonne tout à Michel, il lui accorde régulièrement des congés mais moi, la folle, j'enquête, j'apporte de l'eau au moulin ; sans moi il aurait laissé tomber madame Cormier, je découvre de nouveaux faits et lui, il n'a qu'à cueillir les fruits lorsqu'ils sont mûrs. C'est injuste, à la fin. »

Une fois chez elle, elle sortit de sa garde-robe la toilette la plus sévère qu'elle possédait, une robe à col montant, dont l'ampleur masquait ses courbes affriolantes. Avec une crème nettoyante, elle fit disparaître son fond de teint, ne mit qu'un peu de poudre sur sa figure, tira ses cheveux vers l'arrière et les attacha à l'aide d'une petite boucle. Elle était complètement transformée. Elle avait même l'air d'une maîtresse d'école, sévère, à cheval sur la discipline.

Lorsqu'il arriva au bureau de l'escouade des homicides, le Manchot resta seul dans un petit bureau. Le sergent-détective Jolicœur lui avait demandé de patienter. Les témoins n'étaient pas encore arrivés.

En apercevant Candy, le détective eut un petit sursaut :

– Toujours l'exagération. Tantôt, tu ressemblais à une prostituée en mal de clients et maintenant, tu pourrais passer pour la présidente de l'Armée du salut.

– Qu'est-ce qu'on attend ici ? Je tiens à vous rappeler, Robert, que je ne suis pas à votre service vingt-quatre heures par jour.

Elle était d'humeur massacrate.

– Qu'est-ce que tu as mangé, toi ?

– Un porc-épic et je digère mal ses longs poils !

Le Manchot éclata de rire. La situation était maintenant moins tendue et juste à ce moment, la porte s'ouvrit et un détective entra. Ce n'était pas Jolicœur.

– Mademoiselle Varin ?

– C'est moi.

– Si vous voulez me suivre, mademoiselle, j'ai quelques questions à vous poser. L'avocat Roland Duvoisier a déposé une plainte contre vous pour coups et blessures. Je dois procéder à votre arrestation.

Le Manchot bondit :

– Quoi ? Mais c'est ridicule. J'étais présent à l'entrevue et Duvoisier nous a menacés avec une arme à feu.

Juste à ce moment Jolicœur parut. Il avait entendu la courte conversation.

– Laisse, Dubois, je réponds de mademoiselle Varin. Elle ne quittera pas les quartiers généraux sans te voir.

– Entendu, sergent.

Jolicœur attendit que le policier soit sorti pour demander :

– Que s'est-il passé avec Duvoisier ?

– Il faudrait enquêter sur cet avocat, répondit

rapidement Candy. Vous m'apprendriez que c'est lui qui a fait assassiner Rodin que je n'en serais pas du tout surprise. Il a pu tendre un piège à Cormier, se servir de lui comme coupable plausible. En fin de compte, qui donc pouvait être au courant de ce que Cormier faisait à Orsainville ? Son avocat, évidemment.

Le Manchot se retourna vers son assistante :

– Et le mobile ? On ne tue pas sans raison. Si ça avait été l'inverse, j'aurais peut-être compris...

– Comment ça, l'inverse ?

– Si Duvoisier avait été assassiné et si c'était Rodin que tu accusais, on pourrait comprendre. Un avocat en apprend beaucoup sur ses clients, parfois il peut les ruiner, les faire chanter, leur faire perdre leur fortune.

– L'inverse peut se produire. Rodin s'est peut-être rendu compte que Duvoisier n'était pas des plus honnêtes et il aura décidé de le dénoncer.

– Ça ne tient pas. Rodin savait fort bien quel type d'avocat était Duvoisier puisqu'il l'avait engagé pour qu'il se charge de l'affaire Cormier.

Mais il est clair que Duvoisier a peur que la vérité éclate. Il craint d'être rayé du barreau si nous découvrons le pot aux roses et il perd la tête. Il est devenu un homme dangereux, il se sent traqué.

– Catherine Rodin vient d'arriver. Nous attendons son amie Marjolaine ; quant au journaliste Foisy, il ne viendra qu'un peu plus tard. Il doit s'occuper du journal qui paraîtra demain matin.

– Alors, si on interrogeait Cathy, fit le Manchot. Nous pourrions faire éclater la vérité.

Candy s'écria aussitôt :

– Laissez-moi l'interroger. J'ai parlé à Marjolaine, je saurai lui arracher son secret.

Le Manchot avait une meilleure idée.

– Le sergent et moi allons interroger mademoiselle Rodin. Tu assisteras à l'interrogatoire. On ne te présentera pas. Quand arrivera le temps de démentir Cathy Rodin, tu laisseras croire que tu es une amie de Marjolaine. Candy poussa un soupir :

– Elle ne me croira jamais. Une amie de Marjolaine dans cet accoutrement, c’est absolument ridicule.

Robert Dumont répliqua d’un ton rempli de moquerie :

– Parfaitement d’accord. Tu n’as pas de demi-mesure. Une fille qui se présente à la police se change pour ne pas avoir l’air trop... enfin, tu sais ce que je veux dire. Mais elle ne se vêt pas de cette façon.

La jolie blonde demanda au sergent si elle pouvait se retirer quelques instants dans une salle de toilette. Lorsqu’elle revint dans le bureau, elle n’était plus la même. Elle s’était décoiffée, laissant tomber ses cheveux sur ses épaules. Elle avait détaché sa robe à l’avant, retournant son collet à l’intérieur.

– C’est beaucoup mieux ainsi, remarqua le Manchot.

– Je ne vous demande pas votre opinion, répliqua sèchement Candy.

Jolicœur demanda d’un ton impatient :

– Alors, je fais entrer mademoiselle Rodin ?
Ses amis vont arriver et vous ne voulez pas qu'ils se rencontrent.

Le Manchot fit asseoir Candy dans un coin du bureau.

– N'interviens que lorsque je te le dirai.

– Entendu.

Jolicceur était sorti du bureau. Il revint bientôt avec la jeune Cathy. Pâle, nerveuse, Catherine Rodin se mit à protester avec véhémence.

– Je n'ai pas à répondre à vos questions. Je veux que maître Duvoisier assiste à cet interrogatoire. Vous êtes inhumains. Mon père vient à peine de mourir...

Le sergent, d'un ton paternel, lui offrit un fauteuil.

– Mademoiselle, soyez calme. Il ne s'agit pas d'un interrogatoire. Nous voulons simplement certains renseignements qui nous aideront à capturer l'assassin de votre père. Monsieur Robert Dumont m'assiste dans mon enquête.

Elle regarda le Manchot, puis ses yeux se

posèrent sur Candy qui, la tête basse, évita de croiser le regard de la jeune fille.

– Vous parliez de maître Duvoisier. Vous le connaissez bien ? demanda le Manchot.

– Je l’ai rencontré quelques fois, au bureau de papa.

– Nous sommes surpris que votre père ait eu, comme avocat, quelqu’un dont la réputation n’est pas des plus...

Le détective hésita, il lui fallait bien choisir ses mots.

– Dont la réputation est douteuse.

– Qu’avez-vous à lui reprocher ? demanda aussitôt Cathy.

– Plusieurs irrégularités. Votre père vous aurait-il parlé de maître Duvoisier dernièrement ? Savez-vous s’il s’entendait toujours bien avec lui ? Avait-il recours à ses services régulièrement ?

Cathy hésita avant de répondre.

– C’est à maître Duvoisier que vous devriez

poser cette question.

– Nous voulons savoir la vérité, poursuivit le Manchot. Nous avons déjà interrogé maître Duvoisier. Votre père, semble-t-il, le tenait à la gorge, le forçait à accomplir certaines tâches qui lui répugnaient.

Cathy ne put s'empêcher de rire, un rire faux.

– Vous me surprenez. Rien ne pouvait scandaliser maître Duvoisier. J'en ai déjà trop dit. Je n'étais pas au courant des transactions entre mon père et cet avocat.

– Vous n'avez jamais eu connaissance d'une querelle entre les deux hommes ?

Nouvelle hésitation. Cathy savait quelque chose qu'elle s'efforçait de cacher.

– Papa s'adressait à de nombreux autres avocats. Tout ce que je puis dire, c'est qu'il employait de moins en moins maître Duvoisier.

Candy se demandait où son patron voulait en venir.

– C'est lui qui agissait comme avocat de monsieur Yvon Cormier lorsque ce dernier fut

condamné pour homicide involontaire. Vous vous souvenez sûrement de cette affaire ? questionna Jolicœur.

– Comment l’oublier ? Cet homme a voulu faire croire à la cour que j’étais au volant de la voiture lorsque l’accident est arrivé. Mais je me demande ce que vient faire cette vieille histoire. Ça n’a rien à voir avec la mort de papa.

Le sergent poursuivit :

– Nous avons lu le témoignage que vous avez fait lors de ce procès. Vous avez bien dit toute la vérité ?

La jeune fille voulut se lever, mais le sergent, debout près d’elle, lui mit la main sur l’épaule.

– Restez assise, mademoiselle, et veuillez répondre à ma question.

– Je n’ai rien à ajouter au témoignage que j’ai rendu à ce moment-là. Si c’est tout ce que vous avez à me demander, je veux rentrer chez moi.

Candy avait peine à rester calme. Elle aurait bien aimé intervenir. Lorsque le Manchot se tourna vers elle, elle poussa un soupir de

soulagement.

– Voulez-vous approcher, mademoiselle...
votre nom déjà ?

– Gigi !

– Vous êtes une amie de Marjolaine ? Avant même qu'elle puisse répondre, Cathy lui coupa la parole.

– Cette fille n'est pas une amie de Marjolaine. Je les connais toutes, ses amies.

– On n'a pas eu l'occasion de se rencontrer, fit Candy, mais c'est Jacques qui m'a présenté Marjolaine. Je voulais des cigarettes...

Cathy demanda d'une voix à peine perceptible :

– Quel Jacques ?

– Jacques Foisy, le journaliste. Vous le savez fort bien. Marjolaine et moi, on s'est vues plusieurs fois. Elle n'en peut plus de mentir, elle avait besoin de se confier et elle m'a dit que c'était vous, Cathy, qui étiez au volant le jour de l'accident.

La jeune fille bondit :

– Elle vous a menti ! Quand Marjolaine prend de la drogue, elle dit n’importe quoi. Je ne veux plus répondre à vos questions, vous entendez ? Je ne dirai plus rien.

Jolicœur en avait assez.

– Bon, nous allons interroger Marjolaine en votre présence. Non seulement elle a tout dit à cette Gigi, mais Jacques Foisy est également au courant de tout. Comprenez donc, mademoiselle que, si vous dites la vérité, nous pourrons mettre un terme à notre enquête. Nous pourrons accuser Yvon Cormier de meurtre. Vous savez qu’il s’est évadé d’Orsainville, vous savez qu’il était à Montréal à l’heure où votre père a été assassiné ? Un homme innocent croupit dans une prison. Il veut se venger de l’homme qui l’a fait condamner injustement. Il rencontre votre père, il y a discussion, Cormier perd la tête et le tue. Mais jamais nous ne pourrons l’accuser si vous ne dites pas la vérité. Coupable, Cormier n’avait aucune raison de se venger de votre père.

Candy profita d’un moment de silence pour

ajouter :

– Marjolaine était tellement nerveuse quand elle a appris que Cormier s’était évadé qu’elle a eu peur. J’étais avec Jacques lorsqu’elle lui a demandé si elle pouvait obtenir la protection de la police.

– Mais on a dit que Cormier avait été arrêté !
fit la jeune Cathy.

– C’est la vérité, répondit aussitôt le Manchot. Mais pour s’enfuir d’Orsainville, il s’est affilié à des êtres sans scrupules qui ont décidé de l’aider. Ces hommes sont toujours en liberté. Ils sont probablement plus dangereux que Cormier. Nous désirons vous protéger, malgré vous. Vous vous êtes laissé influencer par votre père et, surtout, par maître Duvoisier.

Jolicœur s’était approché de son bureau.

– Je fais entrer Marjolaine. Nous verrons bien si vous allez continuer de mentir devant elle.

– Non, cria Cathy, non. Je ne veux pas voir Marjolaine. C’est sa faute si je me suis parjurée.

Enfin, elle craquait sous la pression. Son

corps, tel un roseau, ployait sous la rafale des questions.

Elle retenait ses sanglots avec peine.

– Je ne veux pas que vous salissiez la mémoire de papa. Il a toujours su la vérité. Il était prêt à ce que je sois condamnée, mais maître Duvoisier a décidé, malgré papa, de déguiser le drame. Il avait réussi à influencer Marjolaine et c'est elle qui fut la première appelée à la barre. Elle a menti sur tout. Moi, ensuite, j'ai été obligée de dire comme elle. Je ne voulais pas trahir mon amie. Duvoisier a dit à Cormier, une fois le procès terminé, que papa lui verserait une forte somme dès sa sortie de prison. Je le sais, j'étais là lorsque papa a dit à Duvoisier qu'il était un beau salaud. Je me souviens, l'avocat a répliqué : « Un salaud qui a sauvé votre réputation, Rodin. »

Elle n'en pouvait plus. Elle éclata en sanglots et semblait incapable de s'arrêter.

Le sergent Jolicœur fit un signe à Candy.

– Vous pouvez vous occuper d'elle ? Faites-la passer dans la pièce voisine. Si vous avez besoin

d'aide, on vous enverra un médecin.

Cathy chercha à se redresser. C'est en hoquetant qu'elle réussit à dire :

– C'est ma faute. Si j'avais tout dit, monsieur Cormier n'aurait jamais été condamné. J'étais au volant, j'ai heurté la femme, je n'ai pu m'arrêter et c'est lui qui m'a enlevé le volant, il voulait retourner en arrière, pas moi.

Elle pleurait maintenant beaucoup moins. Le Manchot, voulant sans doute faire diversion, demanda :

– Vous allez maintenant pouvoir épouser Jacques Foisy ? Vous aimez ce journaliste, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Mais votre père s'opposait à ce mariage ?

– J'aurais épousé Jacques quand même. Papa menaçait de me déshériter. Mais croyez-vous que l'argent achète tout ? Duvoisier le croit. Si ce n'avait pas été de lui, tout ça ne serait pas arrivé. Papa ne lui a jamais pardonné.

– Tu peux l'emmener, Candy, fit le Manchot.

La jolie blonde aurait bien aimé assister aux autres interrogatoires, mais on ne pouvait laisser Cathy seule. Comme les deux femmes sortaient de la pièce, Candy entendit le sergent Jolicœur ordonner au téléphone :

– Laissez partir le journaliste et la jeune fille et ramenez-moi Cormier dans mon bureau. Et, en raccrochant, il demanda au Manchot :

– Croyez-vous Duvoisier capable d'avoir monté toute cette affaire, d'avoir fait évader Cormier pour pouvoir tuer Rodin ?

– Tout est possible, murmura le Manchot. Mais pour l'instant, laissez l'avocat en liberté. Il est en colère contre moi. J'ai lu dans ses yeux un désir de vengeance ! Il commettra sûrement une erreur. Laissons-lui suffisamment de corde pour qu'il se pendre lui-même.

Et quelques instants plus tard, Yvon Cormier entra dans le bureau du sergent Jolicœur.

IX

Jolicœur fait émettre des mandats

Jolicœur fit sortir les deux policiers qui avaient accompagné Yvon Cormier jusqu'à son bureau.

Le Manchot reconnaissait à peine l'homme qu'il avait rencontré quelques heures plus tôt. Il était complètement prostré, découragé, il n'avait aucune réaction. Tous les événements tragiques qui s'étaient abattus sur sa tête avaient eu raison de lui.

— Qu'est-ce que vous me voulez encore ? J'ai avoué, j'ai tout dit, qu'on me fiche la paix, je ne veux voir personne, vous entendez, personne.

Jolicœur et le Manchot se regardèrent. Ils ne savaient comment débiter l'interrogatoire. Le sergent abandonnait déjà, il semblait prêt à

renvoyer Cormier dans sa cellule.

Le détective privé s'approcha du jeune homme et lui releva la tête.

– Cormier, je vous en prie, regardez-moi. Vous me reconnaissez, je suis Robert Dumont, le détective privé que votre femme Solanges a engagé. J'ai enquêté, j'ai interrogé les témoins de l'accident qui vous a envoyé derrière les barreaux. Nous avons maintenant la preuve que vous aviez dit la vérité, que vous n'étiez pas au volant de la voiture.

Cormier avait un regard vague. On aurait dit qu'il n'entendait même pas les paroles du Manchot.

– Vous avez assassiné Rodin pour rien, clama Jolicœur, un meurtre tout à fait inutile.

Robert Dumont se retourna brusquement vers le sergent.

– Pourquoi accabler cet homme ? Vous savez fort bien qu'on lui a tendu un traquenard, qu'il n'a jamais tué Rodin. Donnez-lui au moins la chance de s'expliquer !

Le prévenu avait baissé la tête. Brusquement, le détective privé le saisit par les cheveux, lui releva la figure et le gifla durement.

– Mais vous êtes fou, Dumont ? Sachez qu’aujourd’hui nous n’employons plus ces méthodes, dans la police.

– Oh non, vous êtes plus subtils. Vous drogez les prévenus et, ensuite, vous leur faites avouer ce que vous désirez. Cormier, réagissez, bon Dieu ! Vous n’avez pas tué Rodin. Vous vous accusez d’un meurtre, pourquoi ?

L’homme murmura :

– Je veux en finir, je veux mourir. Laissez-moi, je n’en peux plus.

– Mais il faut vivre.

Le Manchot criait presque.

– Si seulement vous vouliez collaborer, vous seriez remis en liberté en peu de temps. Vous pourriez retrouver Solanges, votre femme. Vous oubliez que vous serez père dans quelques mois ? Vous voulez que votre enfant porte cette marque toute sa vie ? Vous êtes innocent... innocent !

Cormier murmura :

– Si je le dis, on ne me croit pas.

– Moi, je vous crois. Pourquoi vous êtes-vous évadé, pourquoi ? Qui vous a mis cette idée dans la tête ?

– Je voulais retrouver Solanges.

Enfin, il commençait à parler d'une voix sûre.

– Maître Duvoisier m'avait promis une forte somme. Monsieur Rodin était prêt à payer. On aurait fui le pays, nous serions partis pour la Barbade.

– Ça ne tient pas debout, fit Jolicœur.

Cependant le Manchot poursuivait son interrogatoire, inlassablement, mais avec beaucoup plus de calme.

– C'est maître Duvoisier qui a préparé votre évasion ?

– Je ne sais pas. Il savait que je travaillais à l'extérieur. On m'a fait sortir de ma cellule, quelqu'un me demandait au téléphone.

– Qui ?

– Je ne sais pas. L’homme ne m’a pas laissé parler. Il m’a dit que je pouvais fuir, que tout était préparé, que le lendemain je n’aurais qu’à me rendre à la voiture qui attendrait, sur l’autre coin, derrière le mur. Je n’aurais jamais dû écouter. Mais je voulais partir avec Solanges.

Jolicœur commençait à s’intéresser grandement au dire du jeune Cormier. Le Manchot avait vu le sergent s’approcher de son bureau et appuyer sur un bouton, mettant le magnétophone en marche.

– Donc, après avoir parlé à maître Duvoisier, après lui avoir dit que vous travailliez à l’extérieur, vous avez reçu un second appel ?

– Oui et le lendemain, j’ai vu la voiture. Il y avait un seul gardien pour nous surveiller. C’était très facile de m’écarter. Nous étions des prisonniers modèles, des détenus qui n’en avaient pas pour bien longtemps. J’aurais dû y penser.

Yvon Cormier semblait avoir retrouvé complètement ses esprits. Les deux gifles du Manchot avaient fait s’envoler la brume qui obscurcissait son cerveau et l’empêchait de

raisonner convenablement.

– Vous avez profité d'un moment de distraction du gardien pour vous diriger vers la voiture ?

– Oui.

– Duvoisier était à l'intérieur ?

– Non, deux hommes. Je ne les connaissais pas.

Jolicœur demanda aussitôt :

– Vous pourriez les reconnaître, les identifier ?

– Non, non, je les ai à peine vus. Ils m'ont fait descendre à une maison où une femme m'attendait, elle m'a remis des vêtements, puis j'ai dû l'attacher sur une chaise, comme on me l'avait dit.

Le sergent, brusquement, retourna à son bureau, fouilla dans un dossier et sortit enfin une feuille.

– Madame Brigitte Authier. Elle a déclaré qu'on avait frappé à la porte. Elle a ouvert et elle a été assommée. C'est son témoignage.

– Il est évident qu'elle vous a menti. Elle connaît ceux qui ont fait évader Cormier, s'écria le Manchot. Ou encore, elle a accepté une forte somme pour coopérer.

– Ça sent le Duvoisier à plein nez, fit Jolicœur en décrochant le téléphone.

Et il ordonna :

– Faites émettre un mandat contre madame Brigitte Authier, d'Orsainville. Je veux qu'on l'amène à mon bureau le plus tôt possible. Vous avez tous les renseignements sur elle dans le dossier Cormier, quand il est question de son évasion du pénitencier. Communiquez avec les autorités provinciales. Qu'on ne perde pas de temps. Je ne veux pas qu'elle nous glisse entre les doigts. Cette femme connaît probablement l'assassin de Rodin.

– Je m'en occupe immédiatement, sergent. Le Manchot décida de continuer l'interrogatoire de Cormier, sitôt que Jolicœur eut terminé son appel.

– Cette femme vous a remis des vêtements.

Après l'avoir ligotée, vous êtes retourné dans la voiture ?

– Oui.

– Les deux hommes ont dû vous parler ?

– Je devais retrouver Solanges, je devais toucher l'argent et quitter le pays. Je me souviens très peu. On m'a assommé, je ne sais plus. Je me suis éveillé plusieurs heures plus tard, dans une chambre que je ne connaissais pas. On frappait à la porte. J'avais peine à me tenir sur mes jambes. Tout tournait. Vous savez le reste.

Le sergent-détective expliqua au Manchot.

– Nous avons reçu un appel anonyme. Nous avons trouvé Cormier dans la chambre et il avait sur lui le revolver qui avait servi à assassiner Rodin.

Le Manchot demanda alors au jeune Cormier.

– Vous maintenez votre affirmation de tantôt ? Vous déclarez avoir assassiné Rodin ? Vous vous êtes rendu au garage de l'édifice où se trouvent ses bureaux...

– Non, non, j'ai menti. D'ailleurs, je ne sais

même pas où sont les bureaux de Rodin. Je ne l'ai pas tué, j'ai menti.

Enfin, Jolicœur décida qu'il en savait assez. Il stoppa le magnétophone puis il expliqua à Cormier.

– Je vais vous renvoyer en cellule, mais ce ne sera pas pour longtemps. Il nous faut poursuivre notre enquête, mais les choses ne tarderont pas.

Deux policiers entrèrent et encadrèrent Yvon Cormier.

– Il n'est plus considéré comme suspect, leur dit le sergent. Donnez-lui tout ce qu'il désire.

Aussitôt, Cormier s'écria :

– Je veux voir Solanges.

Le Manchot intervint :

– Lui accordez-vous cette permission ? Madame Cormier est présentement sous les soins de ma mère, je n'ai qu'à lui téléphoner et elle viendra en compagnie de l'épouse de monsieur Cormier.

Yvon serra la main du Manchot :

– Je ne sais comment vous remercier, monsieur Dumont. Je n'avais plus confiance mais vous m'avez redonné le goût de vivre.

Le peintre sortit avec les deux policiers. Le Manchot voulut alors se mettre en communication avec sa mère, mais le sergent l'obligea à patienter.

Il donna des ordres pour qu'on émette un mandat contre l'avocat Duvoisier.

– Je ne peux pas encore l'accuser de meurtre, dit Jolicœur en raccrochant, mais il a manqué à son devoir dans l'affaire de l'accident Cormier, il a fait condamner un innocent, c'est suffisant pour le faire incarcérer.

– J'aimerais bien être ici lorsqu'on vous l'amènera.

– Ça ne devrait pas tarder, vous n'avez qu'à patienter.

– Je regrette, mais j'ai du travail. Vous l'avez dit vous-même, il faut des preuves pour faire accuser quelqu'un de meurtre et, ces preuves, je les obtiendrai.

– Duvoisier avouera peut-être.

– N’y comptez pas.

Robert Dumont communiqua avec sa mère.

– Vous pouvez dire à Solanges Cormier que son cauchemar est terminé. Son mari sera remis en liberté sous peu. Il devra répondre à l’accusation de s’être enfui de la prison d’Orsainville, mais cette accusation tombera probablement lorsque toute la vérité éclatera. En attendant, elle peut venir rendre visite à son mari. Vous feriez mieux de l’accompagner.

Corinne promit de ne pas abandonner la jeune femme. Jolicœur était sorti du bureau et avait donné des ordres pour qu’on laisse partir Cathy Rodin. Lorsqu’il revint en compagnie de Candy, le Manchot demanda :

– Et les témoins ?

– Nous n’avons plus besoin d’eux, fit Jolicœur, du moins pas ce soir. Nous pourrions toujours les convoquer de nouveau.

– Vous n’auriez jamais dû les laisser partir.

– Pourquoi ? demanda Candy. Vous avez

appris du nouveau ?

Le Manchot eut un petit sourire qui semblait moqueur :

– Oui. Le sergent-déetective a fait émettre deux mandats d'arrestation.

– Alors, vous connaissez l'assassin ?

– Évidemment, répondit le Manchot.

Jolicœur allait ajouter des détails à la réponse du Manchot lorsque le téléphone sonna sur son bureau.

– Sergent ? fit une voix dans le petit haut-parleur.

– Oui.

– Au sujet de madame Brigitte Authier, d'Orsainville, il y a du nouveau.

– Quoi donc ?

– Elle a été retrouvée morte, noyée au tout début de la soirée. La police croit qu'il s'agit d'un suicide. On ne s'en explique pas la raison !

Mais le Manchot murmura :

– L’assassin vient d’éliminer son témoin le plus gênant, la personne qui aurait probablement pu le faire condamner. J’ai nettement l’impression que cette enquête est loin d’être terminée.

Et sans rien ajouter, il sortit en compagnie de Candy.

X

Deux complices

– Laisse ta voiture ici, tu vas venir avec moi.

– À cette heure-ci ? demanda Candy. Où voulez-vous me conduire ?

– Chez un jeune homme qui pourra nous aider, le journaliste Jacques Foisy. Tu le connais, tu me le présenteras.

Candy esquissa un sourire.

– Vous verrez comme il est gentil.

– Ne te fais pas d'idées, fit le Manchot en s'installant derrière le volant de sa voiture. Foisy épousera Cathy Rodin, le plus tôt possible.

Surprise, l'assistante du détective garda un long silence avant de conclure :

– Ça ne l'empêche pas de flirter avec les jolies

femmes.

Le détective ne mit pas tout de suite le moteur en marche. Il voulait mettre son assistante au courant de tout ce que Cormier avait relaté.

– Maintenant, tu en sais aussi long que moi et, toi aussi, tu as dû deviner la vérité.

– C'est assez simple. Rodin ne voulait pas de Duvoisier. Mais l'avocat n'acceptait pas de se faire donner son congé. Tous les deux devaient se tenir à la gorge, se menacer mutuellement. Duvoisier a décidé d'éliminer Rodin et de faire passer son crime sur le dos de Cormier. Il était le seul à savoir que le peintre n'était pas traité comme tous les autres prisonniers. Il lui propose une évasion, lui laissant croire qu'il touchera une grosse somme et pourra quitter le pays.

Candy parlait avec volubilité, sans prendre le temps de réfléchir. Quand on tient la vérité, on n'hésite jamais à la débiter.

– Les complices de Duvoisier s'occupent de faire évader Cormier. L'avocat attend le moment propice. Lorsqu'il reçoit la confirmation de la

réussite de son plan, il se rend au garage. Il sait que Rodin a un rendez-vous, qu'il prendra sa voiture. Il l'abat froidement et remet le revolver à un de ses complices qui n'a qu'à le déposer dans l'une des poches de Cormier. Ensuite, on fait un appel anonyme à la police pour faire arrêter le jeune peintre. Et voilà, un crime parfait, du moins aux yeux de l'assassin, a été commis. Et maintenant, vu que cette dame Authier est morte, il sera sûrement difficile de retrouver et ensuite de faire parler les deux complices de Duvoisier.

Le Manchot félicita sa jeune acolyte.

– C'est du beau travail. Félicitations. Tes conclusions sont des plus logiques et tu as fort bien deviné ce qui s'est passé. Il y a bien quelques erreurs...

– Des erreurs ?

– Mais nous corrigerons cela très bientôt. Le détective décrocha le récepteur de l'appareil téléphonique placé sur son tableau de bord.

– Donnez-moi le numéro de téléphone du journal *Le Clairon*, s'il vous plaît, demanda-t-il à

la téléphoniste.

Jacques Foisy n'était pas à son bureau. D'ailleurs, le journal était déjà sous presse et tous les journalistes étaient repartis.

– J'aimerais obtenir son numéro de téléphone personnel, mademoiselle.

– Je regrette, mais nous ne pouvons donner les numéros des employés.

– Je suis Robert Dumont, détective privé. Si vous refusez de me donner le renseignement, vous serez dans l'obligation de répondre à la police officielle.

– Un instant.

La jeune fille revint au bout de quelques instants.

– Monsieur Foisy a parlé de vous et de votre employée, mademoiselle Varin, dans son article. Je vais vous donner son numéro.

Mais personne ne répondit à l'appartement du journaliste.

– Que je suis bête, dit Candy, j'ai sa carte dans

mon sac. J'aurais dû y penser plus tôt.

– Possible que son adresse y soit, mais je serais surpris.

En effet, il n'y avait que le nom et le numéro de téléphone du journal. Le Manchot sortit de sa boîte à gant un livre rouge qu'il consulta rapidement. Dans ce livre, on trouve les numéros de téléphone de tous les abonnés. Contrairement à l'annuaire téléphonique, il donne la liste des abonnés non pas par ordre alphabétique, mais bien par ordre numérique.

– J'ai son adresse, fit le détective après avoir consulté ce livre mis à la disposition de certains organismes seulement. Nous allons l'attendre. Il finira bien par entrer chez lui.

– À moins qu'il ne passe la nuit avec Cathy.

– Quand ton père vient de mourir, quand tu viens de subir un interrogatoire au bureau de la police, tu ne dois pas du tout avoir le goût de faire l'amour, répliqua le Manchot.

La voiture s'arrêta devant l'immeuble à appartements où habitait le journaliste.

Le temps s'écoula avec une extrême lenteur. Deux fois, le Manchot alla vérifier à l'appartement de Foisy, mais ce dernier n'était pas chez lui.

Épuisée, Candy avait appuyé sa tête contre la portière et sommeillait.

– Je t'en prie, ne t'endors pas, lui dit le Manchot en la poussant du coude. J'ai besoin de ton aide. Je ne connais pas Foisy.

– Excusez-moi, Robert. Je rêvais justement à lui. Pourquoi m'a-t-il dit qu'il connaissait à peine Cathy Rodin ?

– Tu as affirmé tantôt qu'il ne détestait pas flirter avec les femmes. Il n'allait pas te dire qu'il était sur le point de se marier s'il avait des idées à ton sujet.

Elle vit s'arrêter une voiture près de la maison et, tout de suite, elle s'écria :

– C'est lui.

– Tu es certaine ?

– Oui.

Candy s'était rapidement redressée et déjà elle allait ouvrir la portière lorsque le Manchot la retint.

– Non, pas tout de suite, laisse-le entrer chez lui. Il ne refusera certes pas de t'ouvrir.

Et ce fut la jolie blonde qui appuya sur la sonnette placée vis-à-vis du nom de Foisy, sur le grand tableau à l'entrée de l'immeuble.

– Oui, qu'est-ce que c'est ?

– Candy Varin. Je puis monter ?

– Mais certainement. Vous êtes seule ?

Le Manchot avait entendu la voix déformée qui sortait du petit haut-parleur. Il fit un signe à Candy.

– Oui, je suis seule.

– Je vous attends.

On entendit le son du déverrouillage et le Manchot ouvrit la porte donnant sur le corridor qui menait aux ascenseurs. Lorsqu'ils arrivèrent au troisième étage, Foisy, vêtu d'un pantalon et d'une chemise, attendait dans le corridor.

– Mais... vous avez dit que vous étiez seule ?

– J’ai eu peur que vous refusiez de nous recevoir. C’est mon patron, le détective Robert Dumont.

Une fois à l’intérieur de la demeure, piqué par la curiosité caractéristique du journaliste, Foisy demanda :

– Je peux jeter un coup d’œil sur votre prothèse ? J’en ai tellement entendu parler.

– Oh, des mains artificielles comme celle-là, vous en avez vu plusieurs. La prothèse dont les journaux ont tant parlé est présentement en réparation. Mais nous ne sommes pas venus pour parler de mon infirmité. Vous connaissez bien maître Duvoisier ?

– Un peu, pourquoi ?

Ce fut Candy qui expliqua :

– Cathy a avoué qu’elle était au volant de la voiture lors de l’accident qui a causé la mort d’une mère de famille.

– Je le savais, elle me l’avait dit.

Le Manchot apprit alors au journaliste que les policiers avaient émis un mandat contre l'avocat.

– J'avais vu juste. C'est sûrement lui qui a fait assassiner Rodin, s'écria Foisy.

– Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

– J'étais chez Duvoisier quand il a appris que Cormier pouvait jouir d'une certaine liberté. Il l'avait appelé pour lui dire que monsieur Rodin avait exercé certaines pressions.

Surpris, le Manchot demanda :

– Vous avez dit, tantôt, que vous ne le connaissiez que très peu.

– Je savais que maître Duvoisier pouvait influencer monsieur Rodin. Vous savez, tous les hommes d'affaires ne sont pas des plus honnêtes. Rodin a déjà trempé dans des combines qui n'étaient pas très propres, par exemple l'accident causé par sa fille. Duvoisier travaillait pour lui. Quand on engage un avocat de cette trempe, c'est souvent pour camoufler certaines irrégularités. Je voulais que Duvoisier plaide ma cause.

– Quelle cause ? demanda Candy.

Le jeune journaliste, l'air penaud d'un assisté social qui vient de se faire voler son portemonnaie, avoua :

– J'aime Cathy. Je ne vous ai rien dit, Candy. Cathy et moi voulions nous épouser, mais tout en gardant notre liberté. Moi, avec l'argent de ma femme, j'aurais pu me porter acquéreur du *Clairon*. J'ai tenté d'y intéresser monsieur Rodin, mais il ne voulait pas de moi comme gendre. Il m'a même mis à la porte de son bureau et il a interdit à Cathy de me revoir.

– Sous peine d'être déshéritée complètement, ajouta le détective.

– Je l'ignorais, elle ne m'en a pas parlé. Alors, je suis allé voir Duvoisier. Mais quand il eut appris que Cormier jouissait d'une certaine liberté, en prison, il m'a rapidement fait comprendre qu'il était très occupé. Comme j'allais sortir de son bureau, il m'a dit : « Faites-moi confiance, jeune homme, d'ici quelques heures, tous vos projets pourront se réaliser. »

Candy s'écria :

– Avec le témoignage de monsieur Foisy, nous pourrions faire condamner l’avocat. Il est clair qu’il machinait déjà son plan.

Le Manchot se leva. Il s’était assis sur le divan, tout près de Candy. Il resta un moment sans parler, porta la main à sa tête et se gratta le crâne, puis s’avança de quelques pas pour s’arrêter devant le journaliste.

– Il y a un seul petit détail qui m’embête.

– Lequel ?

– Une phrase, que vous avez dite à Candy. Elle ne semble pas y avoir attaché d’importance, mais elle m’est revenue lorsque Cormier nous a relaté la véritable version des faits.

Foisy sourit calmement :

– Allez-y, si je peux vous éclairer, je ne demande pas mieux. Je veux que justice soit faite.

– Tant mieux.

Puis, en appuyant sur chacun des mots, le détective demanda :

– Comment se fait-il, Foisy, que vous avez su

que deux hommes se trouvaient dans la voiture qui est allée attendre Cormier, à la porte de la prison ?

Le journaliste resta un moment sans parler.

– J’ai... j’ai dit ça ?

– Mais oui, s’écria Candy, je me souviens parfaitement.

– J’y suis, ce sont les policiers qui en ont parlé. C’est Cormier lui-même qui l’a révélé.

– Vous mentez. J’ai assisté au premier interrogatoire de Cormier. Il refusait de parler. Plus que ça, il se laissait accuser du meurtre de Rodin. Vous n’avez pas répondu à ma question, Foisy.

Le journaliste semblait paralysé. Dumont poursuivit :

– Quatre personnes seulement savaient qu’il y avait deux hommes dans la voiture qui s’est rendue à Orsainville. Les deux types, évidemment, puis Cormier et, enfin, celui qui a machiné tout le complot entraînant l’assassinat de Rodin.

Foisy était très pâle.

– Mais vous êtes fou ? Vous m'accusez du meurtre de monsieur Rodin ?

– Parfaitement. Vous avez trop parlé Foisy, un bout de phrase, quelques mots seulement vous ont trahi. Vous vouliez épouser Cathy pour son argent. Rodin ne voulait pas de vous. Comme vous nous l'avez dit, vous êtes allé rendre visite à Duvoisier pour qu'il plaide votre cause. Il a dû vous envoyer promener. Mais c'est dans son bureau que vous avez appris que Cormier jouissait d'une semi-liberté, qu'il serait très facile de le faire évader, surtout si vous lui offriez beaucoup d'argent et l'exil à la Barbade avec son épouse.

Le jeune homme s'était laissé retomber dans son fauteuil. Il était complètement abasourdi.

Le Manchet poursuivait :

– Vous avez téléphoné à Cormier pour lui offrir votre marché. Le peintre a bien dit qu'il ne connaissait pas cette voix. Par contre, s'il s'était agi de maître Duvoisier, il l'aurait identifié. Mais

Cormier est tombé dans le piège.

Enfin, le journaliste réagit. Il s'efforça de rire, un rire qui sonnait aussi faux qu'un piano désaccordé.

– J'ignore pour quelles raisons vous m'accusez, Manchot. Je n'ai pas quitté la ville, je puis le prouver. Lorsque Cormier s'est évadé de prison, j'étais au journal. J'ai de nombreux témoins.

– Évidemment, vous vous êtes préparé un alibi. Dans votre métier, vous avez l'occasion de faire la connaissance de tueurs à gages, d'hommes prêts à tuer leur propre mère pour quelques milliers de dollars. Vous les avez engagés. En réalité, ils n'avaient pas un travail énorme à faire. Vous connaissiez probablement déjà Brigitte Authier, à moins que ce soit une amie d'un de vos complices.., mais, de toute façon, vous avez acheté son aide. Quand vos deux complices sont arrivés à Montréal avec Cormier, ils vous ont téléphoné. Tel que prévu, ils avaient drogué le peintre et l'avaient enfermé dans une chambre. On devait surveiller de près.

Vous deviez avoir pris vos renseignements, vous saviez que Rodin sortait tous les midis, vous l'avez attendu dans le garage, vous l'avez tué, puis vous êtes allé mettre le revolver dans la poche de Cormier, la victime que vous aviez choisie. Ensuite, vous vous tenez près du bureau de Rodin et lorsqu'on découvre le cadavre, vous arrivez sur les lieux, comme un bon journaliste !

Foisy se tourna vers Candy :

– Savez-vous que monsieur Dumont ferait un excellent reporter. Il a beaucoup d'imagination. Mais l'assassin, c'est Duvoisier et je le prouverai.

– Évidemment, répondit calmement Dumont. Vous aviez prévu un autre coupable si jamais votre plan échouait. Vous faisiez retomber votre crime sur les épaules de l'avocat.

Candy était incapable de parler. Elle regardait le Manchot avec admiration. Quand Robert Dumont lui avait relaté tous les aveux faits par Cormier, elle aurait dû comprendre, elle aurait dû deviner la vérité. Mais elle n'avait pas attaché d'importance à cette petite phrase lancée par le journaliste.

« Il m'a complètement endormie, songea la blonde femme détective. Et dire que j'ai fait monter un assassin dans ma voiture, que je lui ai demandé son aide, que je lui ai raconté tout ce que je savais. Il devait sûrement se moquer de moi. »

Le Manchot demanda :

– Voulez-vous que j'appelle la police officielle, Foisy ? Je préférerais de beaucoup que vous me suiviez calmement au poste.

– Je n'ai absolument rien à me reprocher, Manchot. Oui, je vous accompagne à la police. On se moquera de vous quand vous leur raconterez votre version de l'histoire.

– N'en croyez rien. Le sergent Jolicœur attend avec impatience notre arrivée. Croyez-vous sincèrement, Foisy, que je vous aurais accusé sans preuves ? Brigitte Authier a décidé de vider son sac.

Le journaliste se mit à rire comme un véritable dément.

– Vous êtes ridicule ! Une fois que j'aurai

retrouvé ma liberté, Manchot, je me chargerai de faire connaître Robert Dumont à tous mes lecteurs. Vous inventez les mensonges à la vitesse d'une mitrailleuse à répétition. Brigitte Authier n'a rien révélé puisqu'elle s'est noyée.

– C'est au journal que vous avez appris ça ? Curieux, on l'a identifiée il y a à peine une heure. Qui donc vous a dit qu'elle s'était noyée ? On a parlé d'un suicide mais vous venez de me donner la preuve qu'il s'agit d'un meurtre.

Foisy voulut bondir sur le Manchot mais déjà Candy avait sorti son revolver de son sac.

– Ne bougez pas ! Je vous jure que je n'hésiterai pas à tirer.

Le Manchot décida de téléphoner au poste pour prévenir le sergent Jolicœur.

– Il serait bête de courir des risques inutiles en le conduisant nous-mêmes au poste.

Foisy, écroulé dans son fauteuil, pleurait maintenant comme un enfant.

– Je ne sais ce qui m'est passé par la tête quand j'ai appris que Cormier jouissait d'une

certaine liberté. Je n'aurais jamais dû... je ne suis pas un assassin, je n'ai jamais fait de mal à personne.

Il parlait à voix basse et les deux détectives devaient prêter une oreille fort attentive pour ne pas perdre un mot de ses aveux. Le Manchot conclut :

– Votre ambition vous a perdu, Foisy. Vous vouliez la fortune de Rodin et, pour y arriver, vous deviez tout d'abord épouser Cathy. Rodin vous barrait la route. Mais même s'il avait consenti à votre mariage avec sa fille, vous l'auriez fait disparaître un jour ou l'autre. Vous aviez trop hâte de toucher à sa fortune.

Jolicœur se présenta avec quelques policiers, une demi-heure plus tard. Le sergent était d'humeur massacrate.

– Je ne suis pas de service jour et nuit, moi, Manchot. Je venais à peine de fermer l'œil lorsque vous m'avez fait éveiller. Que se passe-t-il encore ?

– Rassurez-vous, vous n'aurez pas perdu votre

temps.

Et le Manchot lui apprit toute la vérité. Le sergent-détective n'en croyait pas ses oreilles.

– Et moi qui ai fait écrouer Duvoisier.

– Vous ne l'avez pas accusé de meurtre ?

– Non, mais...

– Il a comploté avec Rodin pour faire écrouer un innocent. Vous pourrez donc porter des accusations contre lui. Avez-vous fait arrêter Cathy Rodin, également ?

– Non, pas encore. Elle sera accusée d'homicide involontaire. Mais il n'y a pas d'urgence. Nous attendrons que les funérailles aient eu lieu.

– Si vous voulez, sergent, je me chargerai d'elle. Je veux lui parler, lui apprendre la nouvelle concernant Jacques Foisy. Ne craignez rien, elle ira se livrer elle-même.

Les policiers emmenèrent Foisy. Candy remonta dans la voiture du Manchot.

– Vous me ramenez à la centrale ? Mon

automobile est là.

– Je sais.

Mais, en cours de route, elle demanda :

– Pour quelles raisons avez-vous tenu à prévenir Cathy vous-même ? Pour nous, cette affaire est terminée.

– Tu as raison, mais ma pauvre Candy, tu ne vois pas plus loin que le bout de ton nez.

– Comment ça ?

Cormier est sans le sou. Qui donc va payer pour l'enquête que nous avons menée ? Je saurais bien convaincre Cathy de défrayer le coût de notre travail. C'est grâce à nous si l'assassin de son père a été démasqué. Je m'engagerai également à témoigner en sa faveur lorsqu'on l'accusera d'homicide involontaire. Elle a grandement collaboré avec la justice. Sans elle, il est probable qu'un innocent serait encore derrière les barreaux. Vois-tu, Candy, il ne faut jamais perdre de vue que nous ne sommes pas une institution charitable.

Lorsque Corinne Dumont-Spalding apprit que Cathy Rodin avait accepté de défrayer les coûts de l'enquête, elle s'empressa de suggérer à son fils :

– Tu vas remettre l'argent à madame Cormier ? Ce jeune couple en a grandement besoin, tu sais.

Le détective se rendit au désir de sa mère. Sitôt qu'elle fut seule, Corinne s'empressa de téléphoner aux Cormier.

– Vous pouvez venir reprendre vos peintures, dit-elle à Cormier. Peut-être trouverez-vous un acheteur. Mon fils m'a remboursé l'argent que j'avais remis à votre épouse.

– Solanges m'a tout raconté, madame. Sans votre aide, jamais monsieur Dumont n'aurait accepté d'enquêter. Vous garderez ces peintures, je vous les laisse en cadeau. Enfin, vous apprendrez à votre fils que les policiers ont arrêté les complices du journaliste Foisy. Je suis allé les

identifier ce matin. L'affaire est maintenant terminée, grâce à vous.

Et ce même jour, alors que le Manchot se préparait à quitter son bureau, à l'heure de la fermeture, Corinne alla le trouver. Candy, un sourire malicieux sur les lèvres, l'accompagnait.

– Robert, j'ai pris une grave décision, dit-elle. J'ai un peu d'argent de côté, je possède également de très belles valeurs, alors j'ai décidé de te donner, de mon vivant, une partie de ton héritage. Mais pour le reste, il te faudra attendre que le Bon Dieu décide de me rappeler à lui.

– Non maman, protesta le Manchot. Gardez tout ce que vous avez. Vous en aurez peut-être besoin, un jour.

– Je veux que tu acceptes. Fais-moi plaisir, Robert.

Le Manchot sourit :

– Bon, puisque vous insistez...

Et se tournant vers Candy, il ajouta :

– Si on m'avait dit que j'hériterais un jour...

Corinne était sortie du bureau. Elle revint bientôt, portant les deux toiles d'Yvon Cormier.

– Tiens, c'est à toi... et c'est de bon cœur.

Et Candy éclata d'un immense rire !

*

Michel Beulac était de retour au travail. Mais il était bouleversé et pouvait difficilement se concentrer sur ses enquêtes.

Yamata reposait toujours sur son lit d'hôpital. Elle n'avait pas repris connaissance et les médecins commençaient à désespérer.

Quant à Robert Dumont, il avait fait paraître dans les journaux une annonce pour trouver une nouvelle secrétaire, sachant fort bien que, même si Yamata recouvrait la santé, il lui faudrait une très longue convalescence.

Cet avant-midi-là, le Manchot et son assistante, Candy, travaillaient à une enquête.

Robert Dumont avait conseillé à Michel de

demeurer au bureau et d'y recevoir les clients. Le téléphone sonna et Corinne répondit :

– Agence de détectives privés Robert Dumont.

– J'aimerais parler à monsieur Michel Beaulac, fit une voix de femme.

– Une seconde.

Corinne appuya sur un bouton.

– Pour vous, Michel.

Le jeune détective décrocha le récepteur.

– Monsieur Michel Beaulac ?

– Oui, mademoiselle.

– J'appelle de la part du docteur Simon. C'était le médecin traitant de Yamata.

– Il y a du nouveau ?

– Oui. Le docteur Simon dit que votre fiancée a repris connaissance.

Michel poussa un cri de joie.

– C'est vrai ?

Mais cette joie fut de très courte durée car la voix ajouta :

– Le docteur Simon voudrait que vous veniez immédiatement à l'hôpital, monsieur Beaulac.

Nerveusement, Michel demanda :

– Ça va plus mal ? Vous me cachez quelque chose ?

– Je regrette, monsieur Beaulac, je n'en sais pas plus long. Je ne suis que la téléphoniste du docteur Simon et je vous transmets le message. Il veut vous voir à l'hôpital le plus tôt possible.

– Merci, mademoiselle.

Michel se leva. Ses jambes étaient molles. Pour quelle raison le docteur le convoquait-il immédiatement ? Même si Yamata a repris connaissance, son état s'est-il aggravé ?

Vous en saurez plus long en lisant la prochaine aventure de Robert Dumont, le Manchot.

Cet ouvrage est le 438^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.